

Fédéri MARCELIN

Marcel

Et autres Nouvelles

Nouvelles	Pages
MARCEL	3
LUDIVINE & BALTAZAR	13
LES YEUX DE MARIANNE	31
AUGUSTINE	36
LES LETTRES DE PAUL	40
L'ÉPICIER DU PETIT PALAIS	44
LES AVIONS DE L'AUTOMNE	49
LE CANAL	54
LA BIEN TRISTE HISTOIRE DES FILLES DU PÈRE MICHEL	58
TRENTE ANS SOUS TERRE	61
MARIE-LAURE AU SOLEIL	63
LE TRAIN MISTRAL	65
LA CONFESSION DE DIEU	69

MARCEL

Le temps est magnifique. Au loin, les Alpes, leurs dents immaculées resplendent. L'air est pur. Si j'allongerais la main, je pourrais toucher les sommets du doigt. Parfois le temps change vite. L'air se brouille, un vent se lève. L'orage éclate, effaçant les vallées, masquant les cimes. La montagne a un fichu caractère. Elle s'emporte pour un rien. Le soleil est printanier. Il inonde la terrasse et chauffe ma vieille carcasse affalée sur la méridienne. Je suis dans un demi-sommeil. Malgré la sécheresse de l'air, mon corps flotte dans une torpeur moite. Là-bas en bas, le lac. Comme une grosse tache d'huile, il reflète les montagnes. Ce doit être autour de midi. Tout est très beau. Hier au soir, il y a eu des émeutes à Genève.

Chaque jour des troubles sporadiques éclatent. La misère gagne du terrain. L'Occident chrétien est de retour au Moyen Âge. Des sectes de toutes obédiences entretiennent un terreau malsain. Dans ce fumier fermente une foule désœuvrée. Chaque jour le chômage augmente. Les rues sont pleines de mendiants. Baptistes, Papistes, Évangélistes, Musulmans, Juifs orthodoxes, Mormons, Témoins de Jéhovah, j'en passe et des pires. Tous se disputent les pas-de-porte abandonnés par des commerçants en faillite. Ils y chantent leurs psaumes à longueur de journée. Dans une ferveur tiédasse, des prières molles pour un peu d'espoir.

Certains, fanatiques, profèrent des insanités. Ils font exploser des bombes où ils peuvent, sans discernement. Cela fait des victimes. Ou pas, c'est selon le savoir-faire de ces

imbéciles. La stupidité est de toutes les époques, lorsque la situation est désespérante, elle devient méchanceté.

La terreur manipulée avec soin par les médias pendant des décennies, avait entretenu l'illusion d'une insécurité grandissante. Aujourd'hui, cette insécurité est authentique. La crainte de chacun envers tous les autres est une réalité terrible. Tout le monde communique par l'internet ou chaque individu possède des tas d'amis. Dans la rue, les immeubles, les bureaux, le dialogue est strictement professionnel ou simplement nécessaire. L'amitié n'est plus que virtuelle.

Après la Seconde Guerre mondiale, les hommes qui voulaient faire de la politique, n'ont plus fait que cela, une caste s'est formée, qui se suffisait à elle-même, qui s'autorégénérait, fils de... Et fille de... Succédaient à leurs géniteurs dans la pratique politique, ils s'accouplaient de préférence avec des journalistes, ainsi la boucle de la démocratie était fermée. Des sondages d'opinion, nombreux et redondants, disaient à chaque fois que le peuple se sentait exclu de la chose politique, mais jamais aucun des membres de l'oligarchie gouvernante n'en eut cure. Depuis longtemps les gouvernements ont cessé d'endiguer la récession. Leurs membres sont si occupés à s'engraisser de commissions occultes sans jamais être inquiétés que presque plus personne ne se rend aux urnes.

L'union européenne est toute-puissante. Son parlement réduit au silence entérine toutes les décisions de la commission. Dictées par un cartel de nantis, toutes les lois ne vont que dans un sens, la coupe réglée des populations et le pillage organisé des biens publics. Sur les autres continents la situation n'est pas meilleure. En Afrique, des guerres civiles, entretenues depuis des lustres, continuent de ravager les peuples. Idem en Asie et aux Amériques.

Jadis il y avait des paysans. Les campagnes grouillaient de tracteurs, de moissonneuses, de matériels en tout

genre qui faisaient une animation permanente. Des camionnettes sillonnaient les routes pour emmener dans tous les marchés des légumes frais, des fruits odorants. Les étals se dressaient sur les places des villes et des villages. Les ménagères y faisaient leurs courses, l'été des badauds s'y promenaient goûtant çà et là les produits de nos terroirs. C'était un monde gai, enjoué, même sous la pluie, les couleurs resplendissaient de mille nuances. Les paysans ont disparu. Ceux qui restent sont salariés des groupes agroalimentaires. Cela avait commencé dans les années 2000 avec de fausses épidémies de grippe aviaire qui avaient entraîné le diktat de toute une série de normes de productions insensées afin que seuls les plus puissants groupes industriels puissent les mettre en place. La pêche a subi un sort identique. Tout le commerce indépendant s'est délité en une myriade d'enseignes aussi différentes qu'identiques. Partout les mêmes produits insipides, les mêmes fringues mal fichues. Uniformité bon marché, pour la masse humaine. Dans chaque ville, les mêmes restaurants servent les mêmes repas.

Je m'appelle Marcel et je suis vieux. Très vieux, bien qu'en pleine possession de mes moyens. Je suis immensément riche. Je suis probablement l'inconnu le plus riche de cette planète. J'habite une splendide propriété sur les hauteurs du lac Léman, une équipe de jardiniers cultive pour moi des produits bios, mes fermiers élèvent la meilleure viande du canton. Nous sommes aujourd'hui le 29 mai 2049. Je n'ai pas de femme, pas d'enfant, pas de chat, pas de chien, rien ne me retient ici. Rien ne m'a d'ailleurs jamais retenu, si ce n'était une curiosité insatiable pour tout ce qui m'entourait. Désormais ma soif de connaissance est éteinte, j'en ai assez vu, trop appris, mon crâne est plein d'horreur et mon cœur déborde de dégoût.

Le plus grand défaut de l'homme est de tout rapporter à lui-même. Les scientifiques d'aujourd'hui sont comme les

ecclésiastiques des temps anciens, ils sont aveuglés par leur propre inconsistance. Ils ne voient rien qu'au travers de leur culture anthropomorphe et sont incapables de visualiser le tout qui les entoure et les nourrit. Ils ne peuvent plus entrevoir la richesse du monde, enfermés qu'ils sont dans leurs turpitudes. La fuite en avant est leur unique credo, rien ne les arrête jamais, ni un semblant d'éthique, ni réflexion sur les conséquences de leurs actes. Je n'ai jamais donné dans le clonage, pour allonger la durée de ma vie, comme la plupart de mes coreligionnaires. Mes reins sont à moi, mon foie cirrhoté est d'origine, mon cœur fatigué m'appartient et je vois assez mal, mais avec mes yeux. J'ai toujours abhorré ces gens qui entretiennent une armée de clones pour y puiser des organes neufs et prolonger leur misérable existence. Les plus riches sont comme les plus pauvres, ils vivent sur la même terre qu'ils traitent de la même façon, c'est-à-dire sans respect aucun. Sans le moindre discernement, ils posent leurs déchets n'importe où et n'ont que faire du futur. Désormais je sais que l'homme n'a que faire de sa progéniture, que malgré l'amour dont il semble faire preuve, il faut qu'il méprise profondément la terre pour avoir à ce point un tel dédain de sa nourrice.

Ma mère était d'une beauté qui confinait au sublime. C'était une femme superbe, elle ne pouvait se déplacer sans qu'une cohorte d'admirateurs ne se livre à un concert de louanges. Elle tenait à la fois d'une Sofia Loren pour la plastique et d'une Audrey Hepburn pour le charme, c'est vous dire les dégâts qu'elle pouvait occasionner. Mon père lui, était le type même de l'aristocrate anglais, détaché et distant des bassesses de ce monde. D'une classe stricte et d'une élégance sans faille, il accompagnait sa vie avec la nonchalance et la détermination d'un prince. Ce couple, parfait au demeurant, avait eu la malencontreuse idée de donner un fruit à leurs amours. C'est ainsi que je naquis. Loin du cirque mé-

diatique que mes parents traînaient dans leur sillage, inconnu du public, je fus élevé d'abord par des gouvernantes, puis dans les pensionnats les plus chics de la Confédération helvétique. Je ne voyais mes parents que très rarement. Avec un pareil pedigree, j'eus pu espérer, à l'instar de mes parents, développer un physique des plus avenants, devenir moi aussi un dandy impertinent croquant la vie à pleine dent, avoir une foule de maîtresses toutes plus belles les unes que les autres, rouler dans des voitures de luxe et mener un train de ministre. Lors, foin de tout cela, je suis d'une apparence anodine, d'un physique des plus quelconques, un vrai passe muraille. Quand vers l'âge de dix ou douze ans je pris conscience de mon inconsistance, de ma propension à l'inaperçu, j'en nourris une haine profonde à l'encontre de mes géniteurs, et plus généralement envers le genre humain dans son ensemble.

Par dépit ou par réaction, je ne sais pas exactement, je décidais donc très tôt de me fondre dans la masse et d'engranger le maximum de connaissances dans les domaines les plus variés. Je fus un bon élève, loin des meilleurs mais par vocation intime. Je fus un surdoué, ou ce que l'on nomme désormais un enfant hyperactif. J'étais en réalité proche de l'autisme. Je communiquais très peu avec mon entourage, m'enfermant volontiers dans la solitude de la lecture de tout ce qui me passait sous les yeux. Mon enfance passa, ni heureuse ni malheureuse. Mes parents m'oubliaient régulièrement dans mes pensions. Je grandis seul, sans amis. Les autres enfants m'indifféraient totalement. Je vivais dans une bulle, flottant sur ce monde comme une goutte d'huile sur un plan d'eau.

Plus tard, refusant d'envisager une vie d'oisif, devenir maître d'hôtel me semblait un bon plan. Personne ne voit le maître d'hôtel, personne ne s'en méfie, tout le monde s'en fiche, il est une quantité absolument négligeable. Après un passage rapide dans une école hôtelière de renom, je fus em-

bauché dans un des plus prestigieux palaces de Genève. J'eus l'occasion d'expérimenter ce masque, lors d'un séjour de mes parents, où je les servis sans qu'ils me reconnaissent, occupés qu'ils étaient avec leurs invités, à deviser sur je ne sais quelle affaire extraordinairement juteuse que mon père préparait. Fort de cette expérience, mon dessein se précisa davantage et j'entrepris de donner à ma carrière une impulsion décisive. J'allais devenir le nec plus ultra du larbin de luxe. Je continuais de me cultiver dans tous les arts et les sciences, je me lançais également dans l'apprentissage des langues étrangères, et vers l'âge de vingt-cinq ans je maîtrisais bien, outre l'anglais et le français, l'allemand, l'italien l'espagnol et le russe. J'avais également de bonnes notions de mandarin et de japonais, ainsi que d'arabe et d'hébreu.

J'étais en poste à Londres, lorsque ma vie commença vraiment à devenir intéressante. Je servais au Savoye, une table de businessmen américains en affaires avec des saoudiens, je compris très vite que l'issue de leur négociation était contrée par un homme puissant qui refusait de céder à leurs avances. Je connaissais cet homme, un russe peu amène, et j'avais assimilé que seule sa disparition soudaine permettrait à mes clients de mener à terme leur projet.

Ma propension à la haine de mes semblables se cristallisa soudain. Tout remonta à mon esprit. Comme une nausée, je sentis ressurgir en moi une indicible envie de meurtre, je me souvenais des chiens que je tirais à la carabine, des jeunes chats que j'avais dans mon enfance noyés avec délectation. Tuer. Ma nature profonde n'était nulle part ailleurs. Je résolus de prendre rendez-vous avec celui de mes clients qui semblait être le décideur. La rencontre eut lieu dans Hyde Park, je négociais la suppression du russe pour un million de dollars, somme modique au regard des bénéfices escomptés par mon interlocuteur. La somme me fut versée sur un compte suisse où j'avais déjà quelques économies. Lorsque je

dis quelques économies, en réalité, mes parents étaient décédés dans un accident d'avion quelques mois auparavant. Leur fortune au moment de leur décès était la troisième ou quatrième du Royaume Uni, placée pour la plus grande part dans les plus rentables magouilles financières de l'époque. J'ai continué de faire confiance à leur banquier, un homme retors, antipathique et dépourvu de tous scrupules. Bien m'en a pris car même son successeur s'est révélé du même acabit.

J'étais donc devenu un assassin. Cela ne m'a pas perturbé outre mesure, je dirais même que j'y trouvais une satisfaction certaine, voire un immense plaisir.

J'avais malgré l'infini de mes connaissances quelques lacunes en matière d'armement. Je trouvais l'usage du couteau sale. N'étant pas d'une grande force physique, j'avais de la peine à étrangler mes contemporains. Étant encore bien jeune, je décidais de m'engager dans la Légion étrangère. Ce fut une époque bénie, le Tchad puis le Liban. J'appris ainsi le maniement de tout un arsenal, j'étais aux anges, je pouvais tuer sans encourir la moindre sanction et j'eus la chance de ne jamais être blessé. Cela dura cinq ans. Mon engagement m'avait permis de changer de nom, le mien étant trop connu.

Rendu à la vie civile, propre comme un sou neuf, J'envisageais ma carrière avec un souffle nouveau. Je repris mon activité de maître d'hôtel dans les plus grandes maisons. Malheureusement les occasions comme celle de mon premier contrat étaient rares. Mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je n'ai jamais désespéré. C'est par hasard, un contact fortuit avec un membre actif du Mossad, qui relança ma petite entreprise. Dans le monde du contre-espionnage, qui paraît au demeurant si secret tout le monde se connaît. Ayant évalué mon interlocuteur, je savais que je pouvais lui faire une confiance relative. Il avait besoin d'un exécuteur, étant lui-même dans l'impossibilité de risquer la moindre erreur qui lui aurait valu d'être grillé. J'acceptais donc moyennant

finance toutes les basses œuvres qu'il me proposait. Mes tarifs augmentaient avec ma réputation et d'autres services eurent recours aux miens. J'avais une boîte postale à Genève, c'est là que je recevais mes contrats. C'est à cette époque que j'achetais ma propriété sur les hauts du Léman et que je mettais un terme à ma carrière de larbin.

Nous étions en 1989, bientôt le mur de Berlin allait s'effondrer, l'empire soviétique partir en éclats et les affaires se multiplier. En 1992 j'abandonnais l'artisanat et passais à la vitesse supérieure. Ne pouvant matériellement plus faire face, je résolus d'embaucher des partenaires. Avec mon passage à la Légion étrangère ce fut chose simple. Il ne manque pas de soldats désœuvrés en manque de montées d'adrénaline, qui sont toujours prêts à gagner un petit pécule pour agrémenter leur ordinaire.

Mon activité devint industrielle. Il y a tant de velléités, d'envie, de désirs de vengeance, d'aménité, de trafics en tous genres, d'intérêts politiques ou économiques en jeu dans ce monde que mes gains se virent centupler. Ma spécialité, ou plutôt le principal du savoir-faire de ma firme, était les accidents d'automobile. C'est un moyen sûr et peu risqué. Il est d'une facilité déconcertante à provoquer et ne permet pas de doute sur la finalité de l'action. Pas de mobile, pas de préméditation, peu d'enquêtes et l'affaire est classé, au suivant. Mon âge d'or fut dans les années 2000. L'oligarchie économique des multinationales étendant son spectre sur le globe, il fallait mettre au pas quelques politiques récalcitrants. C'était un travail délicat, car il fallait absolument éviter le moindre doute sur un quelconque complot.

C'était une besogne passionnante, toute en finesse. Décourager les initiatives par une terreur sourde, en éliminant une parentèle, des amis et parfois de vagues connaissances afin que la cible se calme ou disparaisse de la vie publique. Nos plus belles actions furent d'éliminer certains capitaines

d'industrie qui voulaient faire cavaliers seuls, des personnalités par trop médiatiques qui avaient certaines propensions au partage des richesses, des hommes dont l'empathie pour le peuple gênait. L'arme fatale était alors le cancer, cette affection du siècle qui frappe n'importe qui. Un petit malaise provoqué et un passage à l'hôpital où la maladie lui était inoculée. Aucun médecin ne résiste à l'argent, il suffit d'y mettre le prix. J'ai assisté dans ma vie à tant de duplicité, de félonie, d'hypocrisie que je ne regrette en rien l'assiduité avec laquelle j'ai envoyé ad patres tant de mes contemporains.

Cela fait bien soixante ans que le monde vacille, ce capitalisme débridé doit disparaître. Il n'a que trop duré, n'apportant à l'humanité que guerres et famines, violence et désespoir, haine et suspicion, crimes et châtements, châtements et vengeances, un cycle infernal pour la presque totalité des hommes et un paradis pourri pour quelques rares individus. Cela se fera dans le sang et les larmes, j'espère seulement que de ses cendres naîtra un monde meilleur. Je rêve que des hommes se redressent, qu'ils prennent en main leur destin, qu'ils inventent la démocratie et vivent en harmonie avec la nature, sans propriété et sans autre loi que le bonheur des autres. Je sais que j'ai du culot de dire cela, je suis l'exemple de tout le contraire, j'ai tant de meurtres à mon actif, que depuis longtemps ma conscience s'en est accommodée.

Je n'appartiens à aucune religion, pourtant un jour, par curiosité ou par forfanterie, je suis entré dans une église pour me confesser. Le prêtre m'accueillit dans sa guérite. Je lui débitais l'histoire de ma vie. Le pauvre homme était atterré. Il me recommanda de me dénoncer aux autorités mais ces mêmes autorités étaient trop souvent mes donneurs d'ordre. Alors j'ai continué mon coupable métier, le curé ne s'en est jamais remis, il s'est pendu dans sa sacristie deux semaines plus tard.

Demain matin, pour mon quatre-vingt-quinzième anniversaire, je vais donner l'ordre de vendre la totalité de mes actions, ce qui va créer, sur les marchés déjà fragiles, un choc boursier incommensurable. Je vais par ce simple geste plonger le monde dans un chaos total. Les sociétés les plus prospères vont plonger dans la faillite. Les quelques dizaines de familles les plus riches de ce monde vont se réfugier dans leurs bunkers. La peur va enfin les étreindre comme les plus pauvres hères du plus pauvre pays. Les plus démunis parmi les hommes vont se révolter, poussés par la faim et le désespoir. Les batailles de rue que nous avons connues jusqu'alors, les grandes manifestations de détresse, les immenses camps de réfugiés, paraîtront des broutilles. La guerre sera totale, l'assassinat sera collectif, le fils trucidera le père, l'ouvrier le patron et le patron le banquier.

La Seconde Guerre mondiale était une plaisanterie à côté de ce que vous allez vivre ces prochains mois. Vous pourrez toujours prier des dieux que vous inventerez ou d'anciens qui n'ont jamais eu d'existence si ce n'est dans votre imagination débile, rien ne vous sauvera.

2020

Ludivine & Balthazar.

Car à cette race sauvage,
son élément, c'est la mer :
Du char de Neptune échappée sans doute,
Elle est encore teinte d'écume ;

Frédéric Mistral (Mireille Chant IV)

Il était dans le pays de Camargue, au temps jadis, un grand mas, qui s'appelait le mas Aubazin. C'était une propriété immense, qui couvrait des dizaines d'hectares de marais, de prés et de bonne terre arable. À l'époque dont il est question, au moins deux cents personnes vivaient là. C'était un vrai village.

Il y avait la maison des maîtres, le château, une grande bâtisse du seizième siècle qui avait connu des jours meilleurs. La famille Lamouroux y vivait dans la quiétude depuis plusieurs générations. Autour de la maison il y avait deux grands jardins qui devaient à eux seuls couvrir presque cent ares.

En descendant du perron, on entrait par plein sud dans le jardin d'ombre qui était sous de grands cèdres entourant un vieux chêne. Ces arbres immenses devaient être là depuis la construction du château. On disait que c'était le jardin de l'été, l'ombre y était épaisse et même sous plein juillet on y gardait un peu de fraîcheur. C'est là, sous l'ombrage bienfaisant que l'on dressait des tables les longs soirs d'été, lorsqu'après les moissons, tous les ouvriers et les journaliers qui venaient donner la main, se retrouvaient avec les maîtres pour un grand repas qui marquait la clôture du battage.

Le second, au couchant, était un jardin de lumière, il était couvert de fleurs, de romarins, de lavandes, ici et là des tamaris répandaient une ombre légère, et de lourds figuiers faisaient des grosses taches vertes. Cela bruissait d'abeilles et de cigales, les lézards s'y doraient tout le jour. Il bordait les trois autres côtés de la grande maison. Il y avait aussi dans ce jardin, des amandiers, des pêchers, des poiriers, des cerisiers et d'autres arbres à fruits. Ce verger occupait la partie ouest de la grande bastide. Le versant est avait de tout temps été le domaine de la femme du maître. Il était constamment fleuri, quelle que soit la saison. Aux pieds de quelques arbustes d'ornement poussaient des fraises des bois, que les gamins de l'exploitation venaient chaparder avec délectation.

À environ deux cents mètres de la maison, se trouvait une immense longère, une bâtisse basse, trapue, forte, avec des murs énormes, dont on disait que les romains les avaient construits. Tout le rez-de-chaussée était une suite de salles voûtées et mystérieuses, s'ouvrant au sud-ouest par toute une série de portails. Là-dedans étaient tous les outils, les charrettes, les charrues, les voitures et les écuries. Desservis par plusieurs escaliers extérieurs, à l'étage se trouvaient des logements pour employés. Il y avait là cinq familles. Un hameau de quelques maisons abritait le reste des familles d'ouvriers. Il était à dix minutes de marche.

Les gardians, eux vivaient dans de petites cabanes de terre aux toits de roseaux, peinte à la chaux, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Ces cabanes faisaient le dos rond au mistral, ce qui leur conférait une vague allure de chapelle. C'étaient pour la plupart des vieux garçons, farouches et fiers. On ne les voyait que rarement du côté du château. Ils passaient leur vie à surveiller les troupeaux, qui pacageaient dans les parties marécageuses, au royaume des étangs à perte de vue. L'été des milliers de flamants roses s'y installaient, fouillant la vase des paluds à la recherche de nourriture.

C'était comme si des champs de fleurs mouvantes envahissaient le paysage. Ils faisaient leur vie au milieu des taureaux et des chevaux sauvages.

Et puis il y avait la bergerie. C'était un large hangar avec des murs aussi épais que ceux de la longère, ils n'avaient pas plus de deux mètres de haut, mais sur eux venaient s'appuyer de larges arceaux de pierres en voûte qui soutenaient la charpente. L'étable était si grande qu'on y entrait cinq cents brebis. La bergerie était le patrimoine et la fierté du vieux Numa. Le chef, le plus vieux des bergers, celui qui avait connu le père du père du Lamouroux actuel. Personne ne connaissait son âge avec précision, même pas lui-même. Il savait dresser les chiens comme personne, tous lui obéissaient, et il pouvait garder mille brebis avec seulement trois ou quatre chiens.

Cette nuit-là, on était au plus doux de mai, la jeune femme de Lamouroux, Marguerite, que tout le monde appelait Magali, et Mireille, une des cuisinières étaient en couches. Les époux Lamouroux attendaient leur premier enfant. Chacune peinait depuis les dernières lueurs du crépuscule pour mettre au monde leur enfant. Quelque part dans les marais, une vieille jument mettait bas, les prémices de l'aube frissonnaient, la jument était trop vieille pour son dernier né, elle ne survécut pas et le poulain arriva dans ce monde orphelin.

On a coutume de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul, cette nuit devait être maudite. C'est une fille qui vint aux Lamouroux, mais Magali ne fut pas délivrée et la pauvre mourut d'une septicémie deux jours plus tard.

Un gardian ramena au mas le poulain qui tétait vainement sa mère morte, et le confia à un garçon d'écurie de douze ans portant le nom de Gervais.

Mireille était une jeune femme de dix-sept ans, elle travaillait à la cuisine du château. C'était comme on dit, une brave fille,

de dure à la tâche et belle comme un cœur. Toute une bande de garçons lui tournait autour mais elle restait sage, n'ayant pas encore trouvé un amoureux qui lui convienne. Cependant elle était naïve, et l'année précédente les moissons furent plus abondantes que d'ordinaire. Lamouroux fit venir en renfort des journaliers qui venaient pour la première fois. Parmi eux était un beau jeune homme blond et l'œil pétillant, Mireille sentit qu'elle avait un petit faible pour lui. Lui, il arrivait des Cévennes, de la Grand Combe, un pays de mineurs, dur et montagneux, il avait nom Moïse, un parpaillot, comme il y en a beaucoup dans ce coin de vallons austères. Il remarqua au premier coup d'œil la fraîcheur et la prestance de la petite Mireille. Le Moïse en question était beau parleur, le sourire avenant et l'air gentil. Il ne lui fallut pas longtemps pour embobiner la jeune femme. Les soirs d'été n'en finissent pas, les promenades y sont agréables et l'herbe est encore tendre.

Le battage terminé, le blé et le seigle en sacs, Moïse s'en retourna dans son pays de misère avec les quelques sous qu'il avait gagné. On ne le revit jamais. Il laissa à Mireille un souvenir qui lui enfla le ventre. Et donc, cette fameuse nuit, un petit garçon sans père vint au monde en Camargue, au mas Aubazin. Mireille appela son garçon Balthazar, comme le roi mage de la crèche. Le maître donna le nom de Ludivine à la fille qu'il venait d'avoir de Magali et confia le bébé à Mireille qui avait du lait autant qu'il en fallait pour deux enfants.

Auguste Lamouroux fit installer Mireille et les petits dans une maisonnette à proximité du château. Les deux enfants poussaient ensemble sous le regard attentif et les bons soins de Mireille, qui n'avait plus que cette tâche pour occupation. Lamouroux ne se remettait pas de la perte de Magali, il passait ses journées à cheval, errant par toutes les landes, promenant son chagrin, sans but et sans envie.

Juin passa, puis juillet, les travaux des champs allaient leur train. Août fut très chaud cette année-là, puis septembre suivit. En octobre, les enfants avaient six mois, ils babillaient, jouaient ensemble, tâtaient de concert, comme des jumeaux. En novembre le temps se mit au mauvais, la pluie ne cessait que pour laisser hurler le mistral pendant des jours entiers, et Noël arriva, qui d'après le vieux Numa, fut le plus triste que l'on ait connu au mas d'Aubazin.

Au printemps suivant, Auguste reprit un peu du poil de la bête, il venait quelquefois passer un moment auprès de Mireille, voir les enfants qui profitaient bien. Ludivine et Balthazar commencèrent à marcher en même temps, Mireille devait leur courir après, sans arrêt, les petits exploraient tout ce qui était à leur portée. Puis Auguste vint plus fréquemment, voyant les enfants grandir, il avait l'envie de s'en rapprocher. De voir Ludivine s'épanouir sous les soins de Mireille, lui faisait mal car à chaque fois il pensait à Magali. Mais le temps guérit les blessures de l'âme et le maître passa plus souvent à la maisonnette.

On commença de dire que Lamouroux n'était pas insensible au charme de Mireille. C'est peu dire qu'elle était belle, elle était toute fraîcheur et sourire et la maternité lui avait conféré une aura de grâce, certains disaient qu'elle ressemblait à la Sainte Vierge Marie et lorsqu'elle donnait le sein aux enfants, son visage s'éclairait, ses yeux prenaient des lueurs de lavande mure et ses lèvres pulpeuses étaient comme une rose sur son visage.

Bien entendu, les jalousies ne manquaient pas, les autres femmes regardaient Mireille d'un œil mauvais, elle avait des privilèges et ceux-ci n'étaient pas du goût des autres femmes, surtout de celles du château. Les petits prenaient de l'assurance, Balthazar commençait de parler un peu. Ludivine était toujours collée à lui.

Le poulain devenait de plus en plus beau, il commençait de perdre sa robe de jeunesse et virait doucement au blanc. Gervais, le garçon d'écurie qui l'avait en charge était sous le charme de ce jeune cheval, il se voyait déjà en gardian, le trident d'une main, les rênes de l'autre, triant les taureaux et menant la manade d'une main experte.

Lorsque les enfants eurent deux ans, Balthazar était blond comme le blé mûr et Ludivine brune comme un pruneau. Ces deux-là ne se quittaient plus, Mireille veillait sur eux comme sur un trésor. Auguste décida d'installer Mireille et les deux enfants au château, il ne manquait pas de pièces pour loger tout le monde. Mireille fut installée dans une belle chambre lumineuse qui donnait sur les grands arbres du jardin d'ombre. On donna aux petits une chambre contiguë où ils avaient chacun leur lit.

Mireille, de jour comme de nuit veillait sur les pitchouns et Auguste veillait sur elle, ne la laissant pas s'éloigner de lui plus loin que son regard. C'était un temps heureux, tout se passait sans heurts, le ciel restait sans nuage et les travaux des champs suivaient le cours tranquille de la vie. Numa, le berger partait aux beaux jours pour la transhumance, il menait ses moutons depuis le mas jusqu'au col de Larche, au-delà de Barcelonnette, dans des alpages d'un vert profond tout fleuri. Il remontait par Saint Rémi, Cavaillon, filait sur Apt, Forcalquier, Sisteron et gagnait les Alpes. Chaque année c'était un long voyage, ou le serpent des moutons sinuait sur les chemins, encadrés par les chiens. Numa ouvrait toujours la marche et c'était les jeunes bergers qui clôturaient le défilé avec le petit charreton tiré par une mule. Après une semaine, la troupe arrivait enfin aux prés des montagnes. Les bergers restaient là-haut jusqu'aux premiers signes de l'automne, quand Vénus se fait plus brillante pour donner le signe du départ.

Bien des propriétaires du coin auraient aimé voir leurs filles épouser l'Auguste, même en seconde noce, le domaine faisait des envieux et parfois, il en était un plus décidé que les autres pour venir entretenir le maître d'épousailles et de contrat. Pour faire cesser toutes ces revendications, Auguste s'était donné un fils, il avait officiellement adopté Balthazar au grand dam des autres propriétaires, qui voyaient là, la disparition d'un joli parti. Mireille était au château comme chez elle, et tout le monde jasait sur ce couple illégitime. Lui, le veuf et elle la fille mère, une honte vivante, pensez-vous ! Mais ces deux-là qui s'étaient trouvés par le malheur, ne vivaient désormais que l'un pour l'autre dans une quiétude douillette et s'en foutaient pas mal du qu'en-dira-t-on. Rien ne fit jamais changer d'avis Lamouroux, il resta toute sa vie avec Mireille. Cependant il ne l'épousa jamais, il disait qu'il s'était marié par amour et que cette union brisée par la mort, ne serait malgré tout jamais défaite. Mireille, fille de si peu, ne s'en offusqua pas et voua sa vie durant une tendresse inestimable à Auguste. Elle vécut comme la maîtresse des lieux, tenant le domaine avec fermeté lorsque le maître devait partir vers Arles ou en Avignon pour ses affaires.

L'automne de leurs cinq ans, au retour de Numa, Lamouroux fit venir au mas un précepteur pour apprendre à lire aux petits. Cet homme encore jeune était de Tarascon, il avait étudié au séminaire, mais n'avait pas franchi le pas de l'ordination. Le célibat ne l'attirait pas particulièrement, il aimait bien les femmes et ne se voyait pas officier dans une église, sous un déguisement qui lui paraissait grotesque. Marc Aubanel avait trouvé sa vocation dans l'enseignement et depuis plusieurs années, il officiait comme précepteur dans les familles riches de la région. C'était son troisième poste. Les enfants l'adoptèrent très vite et lui se sentait bien dans le mas. Avec Marc, les petits apprenaient à lire et à écrire. Ludivine et Balthazar n'avaient pas de difficulté ils parlaient aussi bien

le français que le provençal et aimaient lire à deux de petits livres que le précepteur leur donnait.

Écume de mer, c'est le nom qu'avaient donné les enfants au cheval né la nuit même qu'ils étaient venus au monde, était devenu un étalon magnifique, d'une blancheur éclatante.

Gervais le garçon d'écurie était devenu gardian et son rêve s'était réalisé, mais chaque fois qu'il venait au mas, chevauchant Ecume de mer, celui-ci l'entraînait sans exception vers la maison des maîtres et il n'acceptait de retourner à l'écurie qu'après que les enfants soient venus lui faire fête. On disait à demis mots, par tout le pays, qu'un sort avait été jeté cette terrible nuit de mai et qu'un lien invisible unissait Ludivine, Balthazar et Ecume de mer et que tout cela était diablerie, et que dieu garde !

Aubanel resta cinq ans à Aubazin, il y fit la connaissance d'Eugénie, elle était femme de chambre à la maison du maître. C'était une belle arlésienne, les traits fins, les yeux clairs, des cheveux bruns, ils se plurent tout de suite, dès l'arrivée de Marc. Durant deux ans ils se fréquentèrent journellement et l'homme enseigna l'écriture et le calcul à la jeune fille.

Pour le septième anniversaire des enfants, Marc demanda la main d'Eugénie, néanmoins, celle-ci ayant perdu ses parents, c'est donc à Auguste que Marc fit sa demande. Elle fut acceptée avec joie et deux mois après, on célébrait le mariage dans la chapelle du château. Ensuite Lamouroux paya un grand banquet où tous les gens du domaine furent invités. Il y eut des musiciens venus de Fontvieille et on dansa jusque tard dans la nuit.

Vint un jour où Ludivine prit des formes, deux petites pointes tiraient son corsage et ses hanches commençaient de s'épanouir. Balthazar sentait confusément que ses sentiments pour elle étaient un peu moins fraternels et il la regardait avec

passion, mais sans savoir exactement que c'était l'amour qui entraînait dans son cœur par une porte dérobée.

Auguste qui avait bien remarqué ces imperceptibles changements, s'en ouvrit à Mireille, elle aussi savait que le temps n'était pas loin où ils devraient envoyer la petite en pension chez les sœurs. Il allait falloir séparer ces deux-là qui jamais ne s'étaient éloignés l'un de l'autre de plus de quelques mètres.

Au printemps, on envoya Balthazar avec Numa et les bergers aux alpages, il ne reviendrait au mas qu'à la fin de l'été. Ce fut un déchirement terrible tant pour les enfants d'être ainsi séparés pour la première fois, que pour les parents qui n'imaginaient pas Aubazin sans les jeux et les petites querelles de ces deux-là.

Le départ eut lieu de bon matin. Aux premières lueurs de l'aube Numa sortait les moutons de la bergerie, les bergers plus jeunes chargeaient le charreton de provisions et attelaient la mule. À l'aurore le cortège s'ébranlait, un long ruban crème commençait de s'étirer sur le chemin, Numa en tête, la houlette en main, une grande cape qui fut noire sur les épaules. Une légère brume se dissipait, le soleil montait, vingt minutes plus tard, la mule et son charreton prenait la suite de la procession.

Vers midi, après six heures de marche, Numa mettait le pied sur le pont de bateau de Trinquetaille. La traversée d'Arles était ardue, des brebis s'échappaient dans les ruelles, les jeunes bergers leur couraient après, aidés par les gens d'Arles, pour qui c'était toujours un bonheur de voir passer la transhumance. En fin d'après-midi, ils établissaient le campement à proximité de l'abbaye de Montmajour, où Lamouroux avait un accord, avec le propriétaire du lieu pour laisser se reposer le convoi. Le lendemain, tous se remettaient en route, hommes et bêtes, encore dix heures de marche, Saint Étienne du Grés, Saint Remy de Provence, jusqu'au Plan

d'Orgon. Halte, avant la traversée de la Durance et Cavaillon. Ce jour-là est un jour compliqué, si La Durance est trop haute, il faut prendre le bac et pour faire passer cinq cents brebis, il faut bien la demi-journée. Le prochain bivouac se fera à Boulon, tout près de Robion, il y a un grand pré et une source délivre l'eau en quantité. Dix jours de longue marche, Apt, Céreste, Forcalquier, Sisteron, Barcelonnette, et enfin le col de Larche. Les bergers sont exténués, les bêtes amaigries, seule la mule n'a pas l'air fatigué.

Les semaines n'en finissaient pas sous le ciel plein d'étoiles de la montagne. Le garçon pleurait chaque soir et rêvait de Ludivine chaque nuit, mais il était émerveillé par l'azur nocturne, sans brume, dans cet air sec et transparent où s'exposait l'univers entier. Au petit matin lorsque les bêtes s'éveillaient et s'éboudissaient dans l'alpage, Balthazar, se réfugiait auprès de Numa, qui lui racontait des histoires d'autrefois.

Lorsque jeune pâtre, il fallait avoir des chiens assez forts et dressés pour faire fuir les loups. Ils venaient en meute pour attaquer les brebis. Parfois il fallait envoyer un jeune à Barcelonnette chercher le lieutenant de louveterie. Il venait à deux ou trois, avec des fusils pour tirer les loups. C'était un temps difficile, les loups étaient nombreux par toute la montagne, aujourd'hui il n'en reste guère et ils sont trop peureux pour venir encore si près des troupeaux, ils restent au loin se contentant de quelques bêtes malades que les bergers abandonnent.

Les bergers habitaient ensemble dans un chalet de rondins, construit au fil des saisons et couvert de bardeaux. À chaque arrivée il fallait en remplacer beaucoup, la neige, le vent, les faisait disparaître entre deux transhumances. Ils trayaient quelques brebis qui avaient perdu leurs agneaux pour faire un peu de fromage. Ils faisaient leur pain avec la farine qu'ils

avaient monté. Ils le faisaient cuire dans un four rudimentaire fait de pierres et de terre.

Chaque jour les bergers cueillaient des baies sauvages, des pissenlits, ils se nourrissaient aussi de charcuterie emportée sur le charreton, parfois ils faisaient rôtir un agneau qui n'avait pas survécu, tant bien que mal ils vivaient sous le grand ciel, les sources sont nombreuses là-haut et ils ne manquent jamais d'eau. Ils avaient bien deux bonbonnes de vin, mais il fallait les faire durer jusqu'à la fin de l'estive, alors c'était un verre ou deux le dimanche, pas davantage.

En août la température tombe en altitude, souvent vers L'Assomption, on voyait la première neige, il était temps de rentrer. Tous se languissaient de la Camargue. Le voyage de retour serait aussi long qu'à l'aller, des jours et des jours de piétinement des bêtes, et les bergers toujours aux aguets, sifflant les chiens, pour que le flot des moutons ne dérive pas du chemin.

De retour au mas, étonné de ne pas la voir en arrivant dans la cour, Balthazar se précipita pour retrouver Ludivine, il la chercha partout, dans la maison, dans les communs, il se mit à crier son nom, l'appelant en vain. Il courut vers Mireille, qui pleurait, de voir son petit perdu sans sa sœur de lait. Lamouroux vint à lui, le prit dans ses bras.

Pleure pas pitchoun, elle n'est pas perdue, elle est en Avignon. Elle est entrée au pensionnat des sœurs de la congrégation de Saint Charles. Il ne lui arrivera rien de mauvais là-bas. Vous êtes grands maintenant, le précepteur ne suffit plus à votre enseignement, toi aussi tu vas entrer au collège.

En octobre, on envoya Balthazar dans une pension à Nîmes, c'était assez loin d'Avignon et Auguste pensait que les enfants ainsi éloignés l'un de l'autre, grandiraient et oublieraient la proximité qui les liait jusqu'alors. Mireille, souffrait de ne plus avoir les petits autour d'elle, chaque jour, à l'heure du goûter, une larme lui venait, de ne pas entendre ces deux-

là se taquiner à propos de tout et de n'importe quoi. Et si Auguste Lamouroux n'en disait rien, tous voyaient sur son visage de nouvelles rides et c'était des rides de tristesse.

La petite était si malheureuse qu'elle aurait souhaité la mort de son père et de sa nourrice. Elle aussi songeait à Balthazar, et pas un jour ne se passait où dans ses prières elle n'implore Dieu de lui rendre la liberté. Retourner au mas avec son ami, son frère, c'est tout ce qui comptait pour elle. Elle détestait Avignon, son pont tronqué, son palais, ses remparts délabrés, elle aurait désiré se jeter dans le Rhône et se laisser emporter par les flots jusque dans sa Camargue natale. Ils n'étaient réunis que pour Noël. Et chaque nouvelle année Ludivine était plus belle et Balthazar prenait de la force.

Ils mirent au point un stratagème pour s'écrire, Ludivine adressait ses lettres à Jean Gordion, un condisciple de Balthazar, qui n'était que demi-pensionnaire. Balthazar écrivait par l'intermédiaire de Verranne Vaison. Elle pouvait quitter le couvent chaque samedi pour aller dans sa famille vivant en Avignon.

Leur correspondance dura des années. Elle ne fut jamais découverte, ni par les sœurs de Saint Charles, ni par le censeur du collège de Nîmes. Leurs premières lettres parlaient de la pêche aux anguilles dans les roubines, des figues qu'ils mangeaient dans le jardin de l'été, des promenades dans les marais, où ils suivaient de loin les gardians qui manœvraient les taureaux.

Des randonnées à cheval, jusqu'aux Saintes Maries, de la beauté plane et secrète de la Camargue. Et surtout ils échangeaient des souvenirs d'Ecume de Mer, le grand étalon blanc, que Gervais soignait avec passion. Ce n'était pas tant qu'ils aimaient ce cheval, c'est qu'ils sentaient une relation étrange avec lui, une sorte de fraternité, un lien indéfectible qui les rassemblait tous les trois.

Puis petit à petit, leurs échanges épistolaires prenaient d'autres formes, ils écrivaient davantage sur eux, sur leur relation fraternelle, sur l'envie qu'ils avaient chacun de voir l'autre heureux. Balthazar évoquait les yeux de Ludivine, l'agilité de ses mains sur le piano du salon, Ludivine aimait les dessins que lui envoyait son frère, représentant le mas, des oiseaux, elle-même, qu'il croquait de mémoire. Leur relation devenait plus intime, sans qu'ils s'en rendent vraiment compte, ils étaient en train d'inventer leur amour.

Les années passèrent, Ludivine et Balthazar revenaient bien au mas de temps à autre, mais séparément. Ceux-là qui se retrouvaient ainsi une fois l'an, au lieu de s'étioler leur rapport ne faisait que gagner en vigueur et lorsqu'ils repartaient l'une en Avignon, l'autre à Nîmes, dans leurs écoles respectives, leurs nuits n'étaient peuplées que du souvenir de leur dernière rencontre.

Balthazar apprenait bien dans son collège, il était un des élèves les plus doués. Auguste Lamouroux était très fier de son fils, il n'entrevoyait pas réellement une carrière, mais il espérait que le garçon prendrait sa suite à Aubazin et qu'il développerait l'exploitation. Il imaginait même qu'il pourrait s'installer à Arles, marier une fille de bonne famille, y ouvrir un commerce et mener de front ces deux activités, d'autant qu'il y avait au mas un jeune homme prometteur qui ferait bien l'affaire comme régisseur.

Balthazar venait juste d'avoir quatorze ans lorsque son père adoptif l'envoya chez les gardians. Il voulait qu'il apprenne, avec eux à mener les bêtes, tant les chevaux que les taureaux. C'était pour lui un parcours obligé dans la vie d'un jeune camarguais et il fallait qu'il connaisse tous les aspects de la vie du mas Aubazin. Le garçon resta un peu plus d'un mois, il partageait une cabane avec deux autres hommes. Il était monté sur un cheval pour la première fois à l'âge de quatre ans, c'était un bon cavalier, et calé dans sa confortable selle

camarguaise, il eut tôt fait de maîtriser le maniement du trident traditionnel. Et un dimanche d'août, les gardians réunirent quelques taurillons triés sur le volet pour faire route vers les Saintes où se tenait une course camarguaise. L'abrivado se fit sans encombre, Auguste et Mireille suivaient dans un petit cabriolet. La plupart des gens d'Aubazin avaient pris place sur des grands charretons tirés par des paires de chevaux. Dans l'arène, Balthazar s'essaya au raset, mais arracher la cocarde entre les cornes d'un taureau qui galope, n'est pas facile. Il ne réussit qu'à en décrocher une pendant toute la course.

Au Noël suivant, lorsque Ludivine revint de son couvent d'Avignon, elle n'avait plus du tout l'air d'une petite fille, elle avait grandi, son corsage s'était rempli, ses hanches avaient pris de l'ampleur et ses yeux attrapèrent ceux de Balthazar avec une intensité qu'il n'avait encore jamais vue. Elle allait fièrement sur ses quinze printemps et sa beauté était éclatante. Auguste retrouvait en elle le portrait de sa défunte épouse, il ne put retenir ses larmes, le souvenir de cette nuit maudite lui revenant en plein cœur. Mireille était aux anges de voir Ludivine si jolie, elle la prit dans ses bras, l'étreignant avec force. C'était sa fille, elle l'avait élevé, nourrie de son sein, choyée pendant des années, elle aimait cette enfant de toute son âme.

Balthazar était muet, cloué sur place, il voyait bien que cette jeune femme était sa Ludivine, mais c'était comme s'il la rencontrait pour la première fois, Elle s'approcha de lui, ils tendirent les bras l'un vers l'autre et s'embrassèrent.

Pour la veillée de Noël et le gros dîner, la table fut dressée dans le grand salon, Mireille avait supervisé les cuisinières, tout était prêt, des entrées aux desserts traditionnels. Le repas se passa dans la joie, Auguste avait invité le vieux Numa à partager le dîner. Ils parlèrent du temps du père Lamouroux, quand Numa encore vert avait fait découvrir la montagne au

jeune Auguste. Pendant le repas Ludivine et Balthazar ne se quittaient pas des yeux, Mireille et Auguste se regardaient et constataient ce qu'ils avaient toujours redouté.

Cependant les enfants firent la conversation comme à leur habitude, riant de tout et de rien, prenant leurs parents à partie, sur des sujets divers et l'atmosphère se détendit. À la fin du repas, ils allèrent au salon, Ludivine joua un peu avec le piano, Balthazar, prit son violon et ils entonnèrent la Coupo Santo, Mireille et Lamouroux chantèrent l'hymne provençal, accompagnés par tous les gens de la maison. Tous étaient heureux.

La messe de minuit avait lieu dans la chapelle du château. Elle était bien petite pour accueillir tout le monde, la famille, Numa et les employés de la maison. On laissa les portes ouvertes. Un cousin d'Auguste, homme d'Église et bon vivant officiait. Pour la première fois, c'est Balthazar qui présentait l'agneau, et non pas Numa comme c'était habituellement.

Au matin, les enfants se retrouvèrent à la cuisine, Gisèle, la jeune fille qui les servait avait le même âge qu'eux, elle avait partagé leurs jeux durant des années. Mais elle resta sur la réserve, et lorsqu'ils parlaient français, elle ne les comprenait pas. Après cette collation, Gervais avait mis Ecume de Mer à leur disposition et ils partirent vers les marais, Balthazar en selle et Ludivine en amazone sur la croupe du cheval. Ils flânèrent deux heures le long des roubines, elle serait son frère par la taille, ils allaient au pas, parfois au petit trot, puis ils stoppèrent, près d'un grand tamaris.

Balthazar sauta à terre et Ludivine se laissa glisser dans ses bras, face à face, elle tendit ses lèvres à son compagnon de toujours, leurs bouches s'unirent, ils n'étaient plus qu'un seul être, le cheval tendit le cou vers eux semblant hennir de joie.

Les jours qui suivirent, bien qu'ils furent tous deux brûlant de fièvre amoureuse, se passèrent dans le calme et la sérénité, Auguste n'était plus inquiet, les deux tourteraux ne laissant

rien paraître de leur passion. Mais Mireille restait soucieuse. Néanmoins, les jours sont courts et le départ inéluctable, chacun s'en retourna dans sa pension et dans les mois qui suivirent, leurs lettres n'étaient que désir et flammes.

Ludivine eut seize ans, et Lamouroux fut abordé par le propriétaire du mas des Launes. Celui-ci voulait marier son fils unique. Un grand garçon tout en hauteur, frisé comme un mouton et qui répondait au nom de Gustave Cacharel. C'était un gentil jeune homme, qui riait volontiers, aimable et attentionné, et de cinq ans l'aîné de Ludivine. On les présenta l'un à l'autre, Gustave fut ébloui par la jeune fille et si Ludivine lui fit bonne figure, elle n'éprouva aucun sentiment pour ce prétendant, elle n'aimait et n'aimerait jamais que Balthazar. Mireille avait bien essayé de retarder l'affaire, bien que sachant qu'Auguste n'envisagerait jamais d'union entre Balthazar et Ludivine, qu'il considérait comme frère et sœur, mais elle sentait confusément que si ce mariage se faisait un drame risquait de se produire.

Cependant, des fiançailles furent décidées, on fixa une date, ce serait pour les dix-sept ans de la jeune fille. Le mariage devant avoir lieu dans le courant de septembre. Une petite fête fut organisée au mas des Launes, Gustave passa une bague sertie d'émeraudes au doigt de Ludivine, les invités applaudirent, le curé bénit les fiancés et tous prirent place à table pour un somptueux festin. Ludivine teint sa place sans disgrâce, mais dans son for intérieur elle bouillait de se voir ainsi vendue au Cacharel par la seule volonté de son père. Balthazar, qui assista à toute la cérémonie, avait du mal à cacher son désarroi. Mireille qui surveillait tout, voyait bien le malaise grandir, Ludivine lançait des regards furtifs sur son ami, mais contenait sa colère. Auguste Lamouroux se disait que ce mariage serait une bonne chose, que sa fille ferait une bonne épouse à ce dadais. Que ce garçon, malgré sa maladresse semblait gentil et décidé à fonder une famille et cette

alliance était somme toute une bonne affaire. Cependant il avait comme un regret au fond du cœur, ces deux enfants étaient si proches qu'il avait peine à les voir séparés pour toujours. Mais baste, c'est la vie, il faut bien qu'elle se fasse, Balthazar se consolera et trouvera une bonne fille, bien dotée, qui lui fera de beaux enfants. Et ces petits gambaderont dans tout Aubazin, assurant la pérennité de ce magnifique domaine.

Vers les cinq heures après midi, la famille Lamouroux prit congé des Cacharel. Ils s'en retournèrent, à Aubazin. Ludivine et ses parents dans le cabriolet, Balthazar sur Ecume de mer. La soirée fut morose, tous dînèrent d'une frugale collation, vers les neuf heures du soir. Le temps se gâtait, ils y avaient des lumières qui explosaient du côté de la mer, mais trop loin pour qu'on entende le tonnerre. Lorsque toute la maison se retrouva dans le calme, Balthazar sortit de sa chambre et alla rejoindre Ludivine dans la sienne.

Ils se mirent nu et se couchèrent l'un près de l'autre. Tous deux étendus sur ce lit trop petit pour leur amour, ils entrelaçaient leurs doigts si fortement qu'ils en devenaient exsangues. Ils ont pleuré, ils ont ri et enfin ils s'aimèrent longtemps, avec une si violente douceur, qu'ils en étaient comme saouls. Ils avaient consacré leur union, seize années après qu'ils soient venus au monde, dans cette terre magnifique où le sol fait corps avec le ciel. Dehors l'orage se rapprochait, les éclairs traversaient le ciel nocturne sous les fracas du tonnerre. Ils s'assoupirent, l'une dans l'autre lovée. Ils dormirent un peu. Aux premières lueurs de l'aube ils ouvrirent les yeux, l'orage s'était mué en tempête, des volets mal fermés claquaient sous les bourrasques. Ils s'habillèrent, descendirent sans bruit, sur le perron du jardin de l'été, ils furent fouettés par la pluie. Ils ne portaient sur eux que leurs chemises de nuit, ils étaient trempés, par les cinglantes rafales, on aurait cru que la mer se déversait sur eux à grands seaux.

Ils riaient courant jusqu'aux écuries, bien avant d'y être Ecume de mer, piétinant dans son box hennissait d'impatience. Ils sortirent l'étalon blanc, et sans même lui passer le licou, ils grimpèrent sur son dos, tant puissamment serrés qu'ils n'étaient qu'un seul corps, confondu. La masse blanche du cheval et des amants partit au grand galop vers la mer, traversant les chemins et les étangs dans une folie terrible.

L'aurore finissante voyait surgir un soleil neuf et brillant sur le fond violet de la nuée tempétueuse, à l'horizon la mer se profilait. Plus ils approchaient plus les vagues déferlaient dans le tumulte. Ils ne marquèrent aucun arrêt, se précipitant tous les trois dans le flot déchaîné et disparurent de la surface de la mer au moment où celle-ci s'enfla et rejoignit le ciel dans une fureur sans pareille.

2012

LES YEUX DE MARIANNE

Ces yeux, je ne sais même pas de quelle couleur ils sont. Ce n'est pas tellement les yeux. Non, c'est le regard, ce regard profond, insistant, pénétrant, puissant, qui plonge en moi, qui me fouille, jusqu'au fond du cœur. Je n'ai pas le souvenir des yeux, seulement l'empreinte de ce regard aussi intense que la flamme d'un chalumeau, aussi dur que doux, la mémoire de cette intensité lumineuse qui projette sur mes rétines une explosion de couleur sans nom, une indicible palpitation, comme un tremblement lumineux qui efface tout le reste. Je ne vois plus que ce regard, je ne regarde plus rien d'autre, je suis aveuglé, submergé par une vague de lumière étincelante, et pourtant je n'ai vu que deux yeux, mais qui scrutaient les profondeurs de mon âme au travers des miens.

Ce regard m'obsède, m'envahit totalement, efface le reste du monde, défait tous les sentiments qui jusqu'alors m'ont construit, ce regard est un sexe, il est le sexe, un sexe énorme, non défini, primordial, l'origine d'un monde, un sexe divin, le sexe créateur de toute chose. J'ai vu Dieu, et dieu est un sexe, et le sexe est un regard.

Je suis orphelin de ce regard, je prends le métro tous les jours à la même heure au même endroit dans l'espoir de le croiser à nouveau, dans l'espoir de m'y noyer, d'être immergé à nouveau dans ce maelstrom où tout est confusion, confusion des impressions, des sentiments, confusion entre la vie et la mort, car c'est peut-être aussi le regard de la mort. Alors j'ai peur d'être encore sous son feu, mais je désire tant qu'il me croise et me fixe et me clou comme un insecte dans une boîte, que j'en perds tout discernement, j'avance comme un

spectre et j'espère n'être vu par rien d'autre que ce regard-là. Je deviendrai fou, j'irai sur les chemins, sans cesse cherchant des yeux d'autres yeux, que je ne connais pas, je verrai des millions de visages, je passerai le temps qu'il me reste à chercher cette impossible vision qui me taraude les entrailles, je ne peux avoir de repos qu'il y ait à nouveau ce regard face au mien. Chaque jour j'emprunte l'identique itinéraire où il m'est apparu, chaque nuit je rêve de cette rencontre, et chaque matin je me réveille plus fou que la veille. Il ne peut y avoir de rémission, il faut, si je veux vivre encore, que je plonge derechef dans l'eau trouble de ce regard inconnu. Les jours passent et rien, sans cesse ces milliers de passants qui croisent ma route, mais ce regard échappe encore et toujours à ma sagacité. Je suis tel un chien aux aguets. Je n'aurai de repos que dans la mort ou la redécouverte de cet indispensable et essentiel regard. Si j'étais un cerf je me mettrais à bramer pour l'attirer, si j'étais fourmi je cracherais mes phéromones aux quatre vents.

Cela fait longtemps désormais que je le cherche, des semaines sont passées, et je ne sais plus à quoi il ressemble, j'oublie son image mais pas son intensité. Le reconnaitrais-je, pourrais-je l'identifier de nouveau parmi ces centaines et centaines de visages ? Et puis, était-il féminin ou masculin, ce regard, dans le fond je ne sais pas, l'échange fut si fugace, si ténu, que le doute m'étreint.

C'est elle, j'en suis sûr, c'est sur ce corps qu'existe le regard, elle est devant moi, je ne vois que son dos, mais c'est elle, là dans ce couloir du métropolitain, où je ne l'aurai pas cherché, c'est elle, elle est comme un violoncelle qui marche, ses hanches ondulent doucement, chacune de ses fesses marque le pas, elle glisse plus qu'elle ne marche, nonchalante et pourtant déterminée, aucune hésitation dans ses gestes, elle est droite et fière, je sens cette fierté dans le port de son cou, long mais pas gracile et exprimant une force irrésistible.

Oserai-je la toucher ?

J'envoie ma main sur son épaule, elle se retourne, ses yeux sont bien ceux-là, je savais que je ne pouvais pas me tromper, elle visse son regard dans le mien, et je me sens à nouveau fouillé jusqu'au tréfonds, j'ai le vertige, mes jambes flageolent, mes mains tremblent, je perçois la sueur qui coule le long de mon dos, je suis comme un enfant prit la main dans le sac de bonbons.

- Eh bien, il t'en a fallu du temps pour me retrouver. Pourtant je n'étais jamais loin de toi. J'ai vu dans tes yeux la première fois ton affolement, ton désir, ta supplication, j'ai ressenti l'immensité de ta concupiscence dans tout mon corps. J'étais là, mais tu ne pouvais me revoir qu'en allant au bout de ta folie, au terme de ton rêve éveillé, je n'étais plus qu'un vague souvenir, pour que j'existe à nouveau il fallait que tu me réinventes, que je retrouve à tes yeux la consistance et la forme que tu avais construite dans ton esprit, que sans savoir tu me destinais. Je suis ce que tu veux que je sois.

- Viens, Romberg, il est impératif que je frotte mon archet sur tes cordes et que je caresse le velouté de table d'harmonie, tu dois me laisser jouer de ton corps, tu me réciteras des suites de Bach et je te chanterai des poèmes Baudelaire.

- Mon nom est Marianne, je te suivrai au bout du monde si tu me le demandes, je suis de ta chair et de tes os, nous pouvons ne faire qu'un, mon bel ami. Il suffit que tu me désires et je serai pour toi la muse, la mère, l'amante, mais tu devras pendre grand soin de moi, car malgré mon physique flamboyant, je suis d'une extrême fragilité.

- Tu es si belle, si jeune, et cependant tu sembles si mûre, si posée.

- Ne parle pas pour ne rien dire, aime-moi, fais-moi l'amour, comme si c'était la première et la dernière fois, fais-moi jouir, fais-moi crier, ôte mes vêtements, déshabille-moi,

je ne suis bien que nue, la poitrine offerte aux quatre vents. J'ai eu cinq enfants, et pourtant je suis toujours vierge, j'attends ton amour depuis si longtemps.

- Viens, l'hôtel du nord est à deux pas, c'est là que je veux te prendre comme épouse et maîtresse, viens, je pressens notre jouissance, j'imagine ton corps nu, dépouillé de ce tailleur bleu qui te vas si bien, qui moule ton cul superbement, et laisse libres tes jambes, et souligne la couleur de tes yeux, car ils sont bleus, comme les montagnes au loin, ou la mer qui danse, je t'aimerai toute la nuit, je t'aimerai toute la vie, je t'ai cherché trop souvent, maintenant que je t'ai trouvé, je ne te laisserai plus, je t'étreindrai tant et tant, que nous fusionnerons, nous serons indivisible.

Nous pénétrons dans la chambre, elle ressemble à toutes les chambres d'hôtel, mais elle est unique, elle est une chanson, elle est un refuge, le lit y est profond, les rideaux légers, la lumière douce, le canal est juste en dessous, une péniche y nage doucement, sans bruit, presque sans vagues, le temps est suspendu, et j'ôte enfin la veste de Marianne, elle n'a rien qu'un soutien-gorge rouge sur sa peau blanche. Je me dénude, j'ai une bite énorme, je ne l'ai jamais vu aussi décidée, Marianne quitte sa jupe, je lui arrache son slip, rouge aussi, elle est nue. De ma vie je n'ai vu aussi belle femme, longue, gracieuse, et pleine de rondeur, des seins pleins et fermes, un dos ample sur des fesses sublimes, et une taille fine vissée sur des hanches maternelles.

Des jambes musclées et plaisantes, faites pour danser ou pour marcher sans fatigue. Elle est comme la licorne de la tapisserie, mystérieuse et hiératique. Elle ouvre ses bras, vient vers moi, m'embrasse d'une tendresse qui m'était jusqu'alors inconnue, sa peau sur la mienne est comme un frisson, une caresse soyeuse et insistante, un appel à l'amour, sans retenue, sans honte, sans pudeur, elle est une offrande, un bijou

rare, une espérance, c'est comme si l'avenir était maintenant, comme si ce jour était le premier.

Je t'en prie, donne-moi ton âme, ton corps, ton être, déverse en moi la vie, plante ton sexe dans le mien, sois mon amant, sois le père de mon enfant, prends mon sexe à pleine bouche, goûte en les sucres, laisse-moi sucer ta verge, la gober, l'avaler, je veux être pleine de toi à en déborder, remplie de ton amour jusqu'à suffoquer, jusqu'à l'extase totale, à n'être qu'un avec toi et le reste du monde.

- Je t'aime Marianne, je suis à toi, laisse-moi entrer, entrouvre tes cuisses que je me fixe en toi, que je me fonde en toi, que ma semence jaillisse et inonde ton ventre.

- Laisse-moi te conduire, cette joute est magnifique, notre plaisir sans pareil, mais prend garde, ne me trompe jamais, ne te détourne jamais de moi, sinon je disparaîtrai encore, et tu me perdras pour toujours. Si un jour tu es sur les mers n'écoute pas les sirènes, si tu vas par les routes ne t'égarer pas sur d'autres sentiers, gardes tes pas sur les miens et s'il te prenait de voler reste bien sous mon aile, sinon tu t'égarerais et ne recouvrerais jamais la douceur de mon sein.

2011

AUGUSTINE

Augustine était très belle dans sa jeunesse. Elle s'était mariée, assez tôt, avec un journalier, un certain Marcel, une forte tête mais d'un dénuement terrible. Le mariage s'était fait en mai 1914, sans chichis, avec quelques voisins et parents, une noce de pauvre. Aussitôt mariés et n'ayant pas les moyens pécuniaires de prendre leur propre logement, ils habitèrent dans la maison des parents d'Augustine. C'était une petite maison propre, au milieu des champs, avec un potager et un puits où l'eau était en abondance. Cette modeste demeure était presque au milieu de la vallée du Calavon, entre le Luberon au sud et les monts du Vaucluse au nord, au croisement de la route qui va de Cabrières à Robion et de celle qui vient de Cavaillon pour monter sur Gordes. En août Marcel était parti à la guerre, comme tous les autres. Comme beaucoup d'entre eux, il n'en est jamais revenu. Il dort de son dernier sommeil quelque part dans la Marne ou la Somme, et son nom figure en bonne place sur le monument, mort pour la France.

De cette union, et pour cause de grand massacre il n'y eut jamais d'enfant. La grippe espagnole finie le ravage en emportant les parents d'Augustine, et celle-ci resta seule pour le reste de sa vie.

Sa vie se passa de cueillettes en vendanges, entre cerises, asperges, melons, tomates et raisins. Elle vécut ainsi, au gré des saisons, d'une ferme à une autre, d'un patron à l'autre.

Une fois par semaine elle allait au marché, vendre aux bour-

geois de Cavaillon, quelques œufs, quelques lapins et poulets qu'elle élevait, des légumes aussi, selon l'époque et cela améliorerait un peu son ordinaire. Elle se déplaçait toujours avec son vélo qui tirait une petite remorque.

Augustine se dessécha doucement, dans sa robe de deuil noire qu'elle ne quitta plus. Jamais elle ne regarda un autre homme, jamais plus la gaieté ne se lut sur son visage. À la fin elle était tellement ridée, voûtée et brûlée par le soleil qu'elle semblait un sarment de vigne.

Un jour elle eut du mal à marcher et puis elle dut abandonner la bicyclette. Alors elle se contenta du mandat de la maigre pension d'ouvrière agricole que le facteur lui apportait chaque trimestre, et elle arrêta ses marchés du lundi matin. Son état de santé empira. Elle qui s'était toujours soignée seule, qui n'avait de sa vie été chez un médecin, bricola avec les roues de sa remorque et un vieux fauteuil une espèce de chaise roulante.

Grâce à cet appareil, elle pouvait se déplacer dans la maison, la remise et le jardin. Elle avait toujours été si discrète et silencieuse, que tout le monde l'oublia.

Le pays devint riche, beaucoup de touristes passaient tout près de son logis, mais personne ne le remarquait, il était à moitié ruiné, le lierre mangeait les murs et les tuiles glissaient du toit. Les voisins auraient bien voulu, quelquefois, venir en aide à Augustine, mais elle rouspétait après tout le monde, disant qu'elle n'avait besoin de rien et que lorsqu'elle avait été dans l'embarras, personne ne s'était préoccupé d'elle, alors elle allait continuer comme ça, et basta.

Un dimanche après-midi du mois de juin, un lointain cousin de Marseille, qui faisait avec son épouse une promenade à Gordes, se rappela tout à coup de l'existence d'Augustine.

Il se renseigna au village et arriva chez elle sur le coup de quatre heures. Ce Marseillais fut tellement choqué et surpris de trouver sa cousine dans une si profonde détresse, qu'il

appela aussitôt le docteur. Le médecin, en voyant cette vieille femme handicapée, réagit de la même façon que le visiteur, et ordonna que l'on hospitalise Augustine.

C'était en 1974, Augustine avait soixante-dix-huit ans, à cette époque j'avais vingt et j'étais ambulancier. C'est le docteur qui m'appela. Je suis entré dans cette maison délabrée que j'avais vue cent fois de la route, mais sans y prêter aucune attention, et je me suis retrouvé peut-être un siècle en arrière, il n'y avait pas l'électricité, ni l'eau courante, pas de gazinière non plus, la cheminée était allumée, en plein juin avec trente degrés dehors, elle fumait autant à l'intérieur que par son conduit et je voyais stupéfait que la jardinière était toujours utilisée. Tout était noir dans la pièce, le plafond comme les murs. Le sol était de terre battue, il n'y avait dans cette salle unique qu'un lit, une armoire, une table, deux ou trois chaises de paille défoncées, une horloge en parfait état de marche, et une très jolie petite commode. Sur l'évier il y avait une pompe à main, sans doute reliée au puits, une bassine de fer qui avait dû être galvanisée, et de la vaisselle sale. L'odeur était épouvantable, tout était d'une saleté repoussante, trois poules se promenaient là-dedans qui faisaient leurs besoins n'importe où, la vieille faisait dans un seau qu'elle devait renverser dans le jardin deux fois la semaine pas davantage.

J'étais atterré, je n'aurais jamais imaginé, qu'au beau milieu du vingtième siècle, à deux pas de chez moi, qui écoute de la musique sur une chaîne hi-fi, dans une maison avec chauffage central, une femme, même vieille, même pauvre, vive dans une pareille infortune.

Je rentrais néanmoins le brancard, pour emporter cette malheureuse à l'hôpital. Elle était si fortement et depuis si longtemps courbée sur sa chaise roulante, que nous ne sommes pas parvenus à la déplier. Elle a fait le voyage jusqu'à Cavailon cassée en deux.

À l'arrivée à l'hôpital, j'aidais les infirmières à déshabiller cette pauvre femme, c'était impressionnant, sous sa robe noire elle portait une chemise blanche ou écrue à l'origine, qui n'avait plus comme couleur qu'un gris marron sale. Il fallut la mouiller, pour pouvoir la lui retirer, des lambeaux de peaux restaient collés à son ignoble vêtement, je suis sûr que cela devait la faire souffrir, mais Augustine ne bronchait pas, elle supporta ce supplice avec un détachement total.

Après être allé, avec son cousin faire les démarches habituelles à l'administration, je ne suis pas reparti, sans aller la voir. Les infirmières l'avaient installé dans une chambre lumineuse, avec deux autres personnes âgées. Elle était méconnaissable. Son visage bien que toujours aussi ridé et bruni de soleil, avait repris un air doux. Ses cheveux qui avaient certainement dû rester cachés longtemps sous son mauvais fichu, éclataient maintenant de blancheur. Ils étaient coiffés sagement, ses mains propres aux ongles raccourcis et désormais nets, étaient posées sur le drap et elle semblait sourire faiblement. Lorsque je m'approchais pour lui dire au revoir, elle ne parla pas, elle me répondit seulement par un petit signe de tête et un clignement des paupières.

Le lendemain soir, comme une chandelle usée Augustine s'était éteint paisiblement.

1998

LES LETTRES DE PAUL

Il pleuvait depuis deux jours. Le soleil avait disparu du ciel. La maison restait dans la pénombre de l'aurore au crépuscule. Je laissais la lumière électrique en permanence. Je lisais je ne sais quel livre, et l'abandonnais, à peine commencé. Je m'ennuyais, ne pouvant sortir me promener, ni fixer mon attention aux choses les plus simples. Cette maison que je venais d'acheter, n'avait été débarrassée que sommairement par les précédents propriétaires, et je n'avais pas encore eu le temps ni l'envie d'ailleurs, de mettre de l'ordre dans ce capharnaüm. Avec ce mauvais temps qui n'en finissait pas, j'errais au hasard dans les pièces, désœuvré et maussade. Je montais les deux étages de l'escalier de pierre en caressant la froide rampe de fer forgé. J'étais attiré vers le haut, comme happé par les combles hauts qui semblaient avoir été ignorés depuis des lustres.

C'est dans le tiroir d'un secrétaire délabré, au fond du grenier que je découvris les lettres de Paul. Je ne sais rien de ce Paul, sinon ce prénom et qu'il avait vingt ans en août 1914.

« Ma chère Jeanne, cela fait neuf mois que je suis parti, neuf mois qu'ils nous promènent sur le front, neuf mois que la mitraille tombe. Neuf longs mois sans toi, sans tes bras pour m'embrasser, ni tes yeux pour me regarder. Toutes ces heures qui s'égrainent dans la poussière ou dans la boue, à astiquer nos fusils, à guetter les boches d'en face, à voir tomber les camarades, à espérer la fin de ce carnage, je les passe parfois et malgré tout, à rêver aux années heureuses, là-haut sous l'Ossau, à la naissance du Gave, près des frayères à saumons. Souvent tu me demandes, Jeanne, comment le petit paysan béarnais que je suis, né dans la montagne, élevé parmi les

vaches et les brebis, sait t'écrire sans l'aide du lieutenant, ni de l'aumônier. Moi qui ne parle guère d'habitude, et qui n'écris pas facilement, je vais te raconter une histoire d'avant ce grand naufrage où la guerre nous a précipités.

« C'était le début de l'été 1904, quand les estives éclatent de fleurs et qu'il reste un peu de neige en haut des cols. L'homme venait tous les jours dans le pré sous la cabane. Je le voyais arriver de loin, par le chemin, il montait lentement, d'un pas lourd et mal assuré, s'appuyant sur une canne bien trop fragile pour nos sentiers de montagne. Puis il déplaçait la couverture qu'il avait sur les épaules, la posait au soleil dans un coin abrité de la prairie, et il s'asseyait dessus. Alors il sortait un livre de son sac, et restait là longtemps, à lire et rêvasser, s'allongeant parfois sur le côté, comme accablé de douleur ou de lassitude.

Après plusieurs jours ou j'observais cet homme de loin, tout en gardant les bêtes, je m'enhardis jusqu'à l'aborder. C'était un monsieur de Paris, il ne parlait pas notre langue d'ici, ses livres n'avaient aucune image, et je n'avais pas assez fréquenté l'école du village pour soutenir une conversation en français.

Il avait les yeux d'un bleu très clair, presque transparent, et malgré une apparence revêche due sans doute à ce regard dur et froid, il était très patient, et somme toute d'une profonde gentillesse. Jour après jour, semaine après semaine, il entreprit de m'apprendre à parler le français correctement. C'est grâce à lui qu'aujourd'hui au fond de ma tranchée, dans le froid et l'humidité je sers d'interprète entre les gradés et les gars du pays.

« L'été suivant il revint, il avait beaucoup maigri, il toussait souvent. Ce mois de juillet 1905, fut pour moi un émerveillement. Il me dit que maintenant que je parlais bien français, je devais apprendre à lire. Je savais l'alphabet et déjà écrire mon nom, le maître d'école nous avait appris cela. Mais

j'avais du mal, même à déchiffrer les gros titres de l'almanach.

Il fallut encore un été à Monsieur Lefebvre, je n'ai jamais su son petit nom, pour m'apprendre à lire couramment, et à écrire à peu près comme il faut. Un soir sur deux, il restait à l'estive avec moi, et m'apprenait sous la lumière de la lampe à pétrole. Il m'avait acheté un cahier, et je m'appliquais à écrire jusqu'à tard le soir. Il me prêtait des livres que je lisais jusqu'à la nuit lorsque les bêtes me laissaient du temps. Ainsi j'ai découvert Notre dame de Paris de Victor Hugo, et les Trois mousquetaires d'Alexandre Dumas, celui-là me plaisait beaucoup, à cause de d'Artagnan.

« J'étais encore bien jeune à l'époque, mais je me rappelle distinctement de cet homme, il portait une fine moustache, et il sentait la lavande. Il n'avait jamais pu se faire à nos gros souliers de montagnard et il montait là-haut avec des chaussures de ville ou des espadrilles qui ne tenaient pas longtemps. Il avait mal aux pieds, il s'essoufflait vite, il transpirait facilement, mais il venait chaque jour, comme si cela avait été un devoir, une évidence et que ce soit sous un soleil de plomb ou sous la pluie. Que le temps fût à l'orage ou que le vent chaud nous vint d'Espagne, il n'a cet été-là manqué aucun de nos rendez-vous studieux.

Moi je lui apprenais, les plantes, les bêtes, je lui montrais comment traire les vaches et les brebis, comment faire le fromage, je croie qu'il était heureux de tout cela, qu'il oubliait sa maladie, que sa souffrance devenait supportable.

« À l'automne 1906, il est mort, le bon air de nos Pyrénées n'avait pas suffi à le guérir, et la tuberculose l'avait emporté. L'hiver suivant le père est tombé du toit et s'est cassé le cou. Alors comme j'étais l'aîné, j'ai dû aider la mère qui était grosse pour la cinquième fois. J'aurais bien aimé étudier, aller aux cours du soir, apprendre encore et encore, mais cela n'était pas possible ».

Il y avait une dizaine de lettres, aucune n'était décachetée. Qui donc était cette Jeanne, qui visiblement n'avait jamais lu les lettres de Paul. Était-elle partie, avait-elle épousé un autre homme pendant que Paul était au combat, était-elle seulement une parente proche. Jeanne était-elle morte de chagrin, ou emportée par la douve ou la typhoïde pour n'avoir pu lire son courrier, ou bien l'a-t-elle sciemment ignoré, parce qu'elle n'aimait pas cet homme qui sans qu'elle s'en doute s'épanchait ainsi sur elle. Cet homme blessé, abandonné, perdu loin des siens, loin de son pays, qui se racontait, et la rendait témoin de son intimité.

Cette correspondance à sens unique s'arrête brutalement en novembre 1915. Il aura fallu quatre-vingt-huit ans pour que ce courrier faute de destinataire trouve enfin lecteur.

2003

L'ÉPICIER DU PETIT PALAIS

René règne en maître sur l'épicerie, il a l'œil à tout. Rien ne lui échappe de ce qui se trame dans la boutique. Il se régale des petites intrigues des enfants qui tentent de chiper de menus objets ou qui regardent avec envie les bocaux de bonbons. René, c'est le père Brunel, un petit homme vif avec la casquette vissée sur la tête, comme posée sur ses oreilles qu'il a plutôt grandes et affûtées. Coincé sur son oreille droite est toujours un crayon gras. Crayon qu'il taille régulièrement avec l'Opinel qu'il garde serré dans la poche de son immense tablier bleu avec le carnet qui ne le quitte pas.

René écrit souvent des choses mystérieuses sur son carnet. Il attrape le crayon fiché sur oreille, en suce un peu la pointe comme pour faire venir l'inspiration et inscrit des signes étranges sur les pages du calepin.

Devant l'épicerie il y a une vaste glycine qui recouvre presque entièrement la cour, elle s'appuie d'un côté au mur de la maison et de l'autre vient mourir en guirlandes sur une petite murette qui borde la route.

Il y a un fada qui passe sa vie sur un coin de la murette, il fait et défait consciencieusement les nœuds d'une ficelle. Je ne connais pas son nom, tout le monde l'appelle le Fada. Il sourit aux anges en poussant de petits grognements, baille aux corneilles, et ponctuée de significatifs mouvements de tête une conversation qu'il mène directement avec les dieux. De temps en temps il donne la main à René pour les bouteilles de gaz ou aide l'une ou l'autre des clientes à porter les commissions.

Le voyage est à l'intérieur de l'épicerie. Dès que tu passes la porte avec son rideau d'olives de buis tu as l'impression que

toutes les odeurs du monde se sont donné rendez-vous là. Cela va du girofle au curry, en passant par le safran les poivres et toutes les senteurs de Provence. Sur une table sont le Banon avec ses feuilles de châtaigniers croisées, les minuscules chèvres frais avec leurs branches de thym ou de romarin, les fromages plus fait aussi, sec ou moelleux qui exhalent ensemble leurs parfums pas toujours discrets. Et puis il y a suspendu à des clous enfichés dans les poutres des saucissons qui sèchent, et des jambons dans leur vêtement gras et rêche. Des guirlandes d'ail décorent aussi le plafond, d'où pendent également des instruments de cuisine, des passoires, des casseroles, tout un peuple de bassines en zinc et en fer-blanc qui tintent à chaque ouverture de porte les jours de grand Mistral.

Au sol sont de vastes sacs en toile de jute épaisse aux bords ourlés d'où débordent les lentilles vertes, le riz, les pois secs, les pois chiches, l'épeautre, la farine, le gros sel des salins du midi, et aussi les tonneaux d'olives noires de Nyons, des vertes d'autre part, et des cassées si odorantes dans leur saumure légère. Il y a des tonnelets plus petits où serrés à leur habitude des anchois marinent dans le sel ou dans l'huile. Les huiles sont sur l'étagère au-dessus, dans des jarres de verre munies de robinets de laiton chromé. Leur couleur détermine leur nature, du vert le plus clair au plus foncé pour les huiles d'olives, puis du doré transparent pour l'arachide et l'huile de pépins de raisin.

Dans un coin il y a toute une collection de porte-plume fantaisie, des bouteilles d'encre de diverses couleurs, des cahiers de brouillon, tout un petit matériel scolaire, des trousse, des doubles décimètres, des pointes Bic, des crayons gris, des crayons de couleur, des taille-crayons métalliques. Tout cela est rangé sur des cartons plats et tenu par des élastiques.

Au moment des vendanges René tient le papier. Ce papier, blanc bordé de jaune pour les raisins blanc et bleu ou violet

pour le muscat et les Alphonse Lavallée que l'on met au fond des cagettes. Avec les ramettes de papier il vend aussi les tampons encres pour pouvoir y imprimer le nom et l'adresse du paysan ainsi que la qualité du raisin.

L'épicerie de René et Yvette, c'est la caverne d'Ali Baba, tu y trouves de tout, des conserves, des balais de paille de riz, des savons de Marseille, des calissons d'Aix, des tablettes de chocolat, des serpillières, des seaux de toute taille, c'est un bric-à-brac merveilleux pour un gamin de dix ans.

À l'épicerie ils sont plutôt à l'aise, ils ont même une télévision, et le mercredi soir ou le temps le permet ils mettent le poste contre la fenêtre et des chaises pleines de gosses fleurissent dans la cour, sous la glycine, parce que le mercredi c'est le jour de la piste aux étoiles.

Même l'hiver on s'entasse dans la salle à manger pour regarder le cirque, Roger Lanzac présente une émission de Gilles Marguaretis, c'est la fête.

Mais René possède une immense passion et un grand secret. Il consacre tout son temps libre à la Fontaine de Vaucluse. Elle est sa maîtresse unique et omniprésente. Il en parle comme d'une femme mystérieuse et magnifique dont les charmes cachés sont autant de trésors à découvrir. La Fontaine est une vierge splendide que jamais personne n'a défloquée, et qui pourtant offre son sexe béant aux innombrables badauds du dimanche qui escaladent le sentier de ses cuisses toujours fraîches et humides. Cette vierge est pourtant féconde et mère des eaux qui déverse des flots de Sorgues dans son vallon. Ces Sorgues qui s'en vont jusqu'en Avignon, jusqu'au Rhône répandre fraîcheur et bienfaits dans un entrelacs d'îles, où la transparence de son eau laisse miroiter les truites.

Depuis l'enfance René est amoureux d'elle, il en est presque fou, tant sa passion le dévore et l'accapare, tant sa beauté le

subjuge. René se prend pour Pétrarque qui du haut de son donjon pouvait à loisir admirer la source, et nourrissait peut-être ainsi son amour pour la belle Laure de Noves.

Le père Brunel est aussi un stratège, il a répertorié tous les avens et toutes les sources situés entre Forcalquier Venasque et Goult. C'est-à-dire que cet homme, ce petit épicier de rien du tout a parcouru sa vie durant tout le plateau d'Albion et tous les monts du Vaucluse ce qui représente une somme de travail incomparable et des centaines de kilomètre de marche dans des contrées abandonnées de tout être humain depuis la fin de la Grande Guerre. Toutes ses découvertes, toutes ces randonnées, il les a inscrites sur des cartes d'état-major, qu'il garde roulées précieusement.

Le grand secret du mystère de la Fontaine, René le garde jalousement par de vers lui. Il ne veut pas que celui-ci soit public. La Fontaine doit garder intacte son énigmatique provenance. Aucun profane ne doit savoir d'où sourd cette eau limpide et fraîche qui a fait la richesse de notre petite région. Personne ne doit plus pouvoir sonder les arcanes de cette source sublime.

Néanmoins lorsqu'il est en verve, René lâche quelques informations, et il explique que la Fontaine de Vaucluse est en réalité comme une immense chasse d'eau automatique. Ceci n'est pas romantique, bien sûr, mais l'amour est-il toujours romantique, n'est-il pas aussi trivial, telle la vie qui nous mesure à l'aune de nos grandeurs et nos bassesses.

René de dire alors qu'il existe un lac souterrain à la quasi-dimension du quart du département, et qu'alimenté par les pluies et les neiges précipitées sur tout le plateau d'Albion et les monts du Vaucluse, se remplit jusqu'à ras bords. Quand cette citerne de géant est pleine, se fait alors une respiration par les avens environnants, et un courant d'air salvateur permet aux flots contenus de jaillir de la vasque dans un bouillonnement superbe.

Lorsque enfants, il nous expliquait le cheminement de sa pensée à propos de la fontaine, je crois bien que nous tombions nous aussi amoureux d'elle, et il réussissait à nous entraîner dans des entreprises fantastiques. Nous devenions avec lui spéléologues et terrassiers. Il était notre grand maître et nous étions ses disciples attentifs et émerveillés.

Il s'était entiché d'une source, sur le contrefort de la colline de Lagnes, un endroit nommé Charlin. Il nous avait expliqué, que c'était une Fontaine de Vaucluse en miniature. Il avait constaté qu'elle coulait en même temps que la Fontaine, et que celle-ci fut sèche, Charlin aussi. Alors sous sa direction avisée, nous entreprîmes le dégagement de cette source, et nous constatâmes que René avait raison, que la conformation géologique de ladite source était en tout point comparable à son incomparable maîtresse.

Perfectionniste à l'extrême, René a peaufiné cette théorie jusqu'à la fin de sa vie. Bien que cardiaque et déjà fatigué, il partait encore dans ses courses folles sur les montagnes à l'entour.

Un jour, son chien, un teckel nommé Ficelle, comme tous les précédents, est rentré seul à l'épicerie. René quant à lui était resté dans ses garrigues à rêver pour toujours de sa belle et de son secret. Il avait sûrement rejoint Pétrarque, Norbert Casteret et Frédéric Mistral dont il aimait tant la langue.

Je crois qu'il a trouvé son arlésienne dans une trouée bleue au beau milieu des chênes verts, des cadés, des romarins sauvages, du thym et des lavandes.

2002

LES AVIONS DE L'AUTOMNE

L'école a un petit air de cloître, avec son préau sud en arcade et sa cour ombragée par le feuillage des arbres. Elle s'ouvre plein Est sur la route par une longue grille verte plantée sur une murette. La cour des filles, au sud, sous les tilleuls est plus basse, que celle des garçons. Nous sommes sous les platanes au nord.

J'ai toujours préféré le commerce des filles, à celui des garçons, aussi pendant la récréation, je suis dans le clan de ceux qui se tiennent près du mur qui sépare les deux sexes. Le maître d'école aussi se tient près du mur de séparation, comme cela, il surveille tout le monde. Les jours de mistral, il se colle avec les institutrices dans l'encoignure du mur, coté fille, pour s'abriter un peu, surtout lorsque les platanes perdent leur bourre.

L'école est en bas du village, près de la mairie, sur le bord de la route de Robion, elle fait face à un chemin qui grimpe dans la colline.

Moi, je suis le Boche. On m'appelle comme ça, parce que mon père est né à Belfort, là-haut aux marches de l'Alsace, quant à maman n'en parlons pas, elle vient de Dunkerque, c'est-à-dire l'autre bout du monde. Je n'aime pas que l'on m'appelle ainsi, cela me fait mal et je déteste les autres enfants, surtout ceux du village. Ils se prennent pour des cadors, ils connaissent tous les recoins, tous les sentiers des collines, les grottes et les souterrains du château. Enfin ils le disent, mais je crois qu'ils mentent. Cela m'étonnerait beaucoup que leurs parents les laissent jouer sous terre, surtout avec les

risques d'écroulements.

En fait je suis jaloux. J'aimerais passer mon temps avec eux, à fureter dans les ruines, à courir la montagne, à inventer des cavernes où coulent des sources fraîches, à découvrir des trésors, à construire des cabanes de branches en haut des arbres, à chercher de l'argile dans la vieille mine, et à surveiller de loin les adultes.

Si mes parents et les parents de leurs parents étaient nés ici, je pourrais m'amuser avec les autres, je serais moi aussi du village, mais on ne fréquente pas les boches. À la limite ils veulent bien que je joue à la Gouille, parce que je suis mauvais, et qu'ils ramassent toutes mes billes.

Ici, nous sommes entre Dunkerque et Tamanrasset, presque au milieu, si on ne compte pas la mer, dans le Comtat Venaissin, enfin, ça s'appelait comme ça dans le temps. Aujourd'hui c'est le Vaucluse, préfecture Avignon, sous-préfecture Carpentras, Apt, et Orange. C'est une vieille terre, les Grecs puis les romains, y habitaient déjà, et avant il y en avait d'autres. C'est une terre bénie des dieux, tout y pousse, les oliviers, la vigne, les vergers de mille fruits, et puis les tomates, les courgettes, les aubergines, les poivrons, et encore le blé, les lentilles, les pois chiches, les haricots, mais surtout, ici c'est le pays des melons. C'est là que je suis né, dans une banaste de cantaloup, entre la Durance et le Calavon, en plein Cavaillon, à la fin du mois de mai, quand les tout premiers melons de l'année pointent leur nez et que la place du Clos est noyée sous les cerises.

Si cette terre est une merveille, avec le don qu'elle a de tout faire venir, sans ingratitude jamais, si elle donne des cerises aussi rouges que juteuses, des pêches et des pommes et des poires sans compter, ses habitants par contre comptent tout, les sous comme les sentiments, les hectares comme l'amour, l'huile comme la tendresse, les olives comme les baisers. Sous une apparente jovialité, tout s'additionne ou se soustrait,

les visites se rendent à l'unité, l'argent toujours avec des intérêts. L'amitié est rare, la haine courante, l'amour sauvage, la passion destructrice et la rancune tenace.

Des familles entières se haïssent ou s'ignorent, parce que le trisaïeul a un jour regardé de trop près la fille de la maison et ne l'a pas marié, ou bien c'est qu'il avait pris de l'eau au puits sans la demander, ou encore qu'il avait profité du mulet sans contrepartie, en fait personne ne se rappelle pourquoi, mais les enfants ne se parlent qu'au travers d'insultes ou de sous-entendus. Untel est d'une famille de voleur, tel autre d'une lignée de bâtard, celui-ci est fils de poivrot, celle-là fille de rien, comme sa mère et comme sa grand-mère.

J'exagère sans doute, mais le rejet que les gens d'ici ont pour le reste du monde, est total et définitif. Même s'ils savent parfois se montrer d'une amabilité certaine et d'une générosité étonnante, je ne puis m'empêcher de me demander quel retour ils en attendent. Rien, jamais, n'est gratuit.

Le temps est quelque chose d'étrange, quelquefois il passe très lentement, les journées sont longues, il faut attendre longtemps la récréation. Alors je rêve, je regarde le panache des platanes fouettés par le mistral. Les nuages volent là-haut, en faisant des cartes dans le ciel, avec des golfes, des isthmes, des presqu'îles, qui changent tout le temps, qui se transforment, qui s'ouvrent brusquement sur l'océan du ciel, avec des îles par-ci par-là, et l'immensité tout autour, et le maître qui envoie son pied cogner dans le bureau pour me réveiller. Ce que je préfère ce sont les golfes, le golfe du Tonkin, le golfe du lion, le golfe de Gascogne, le golfe du Mexique, ils s'ouvrent sur la mer comme des bras gigantesques pour accueillir des navigateurs solitaires. Parfois le temps s'accélère, on a beau courir, sauter, inventer mille jeux, rien ne retarde l'entrée en classe.

Au premier étage c'est la classe des grands, qui préparent le certificat d'études primaire. Ceux-là, ils ont déjà du poil au-

tour de la quiquette. Ils se réunissent souvent dans les chiottes pour savoir qui en a le plus. La bande de Jackie, c'est celle du village, eux, ce sont des teigneux, ils passent le temps à nouer des alliances éphémères avec les uns et les autres dans le seul but de déclencher la bagarre. Les plus petits, du cours élémentaire, c'est plutôt les billes.

Et puis il y a les Belgicains, Yves et Olivier, leur mère est du pays, mais elle a marié un Belge, ils ont aussi une sœur, Régine. Jacques, c'est le contraire, son père est pur jus local mais sa mère est du pays des Chouans. Il y a un autre Yves, un richard, lui, il est né coiffé, ses parents sont les plus gros propriétaires du coin, ils sont pleins aux as, ils roulent avec une Déesse, comme le président de la République, et son oncle a même la Mercedes.

À oui, je disais que j'aimais mieux les filles. C'est vrai, je les trouve douces, elles ont des beaux yeux, et quand elles pleurent on ne se moque pas d'elles. Donc, pendant la récré je suis parmi ceux qui sont contre le mur de séparation, et même carrément à cheval dessus, pour défier un peu les maîtresses qui surveillent. Beaucoup de filles sont trop fières pour venir près du mur, alors là je suis le plus souvent avec Martine, Geneviève, Josiane, et les deux Nicole, A. et S.

Nicole A. C'est ma préférée, Elle est très brune, elle a de beaux cheveux noirs et des lèvres très rouges. Les autres disent que c'est ma fiancée. Un jour je me marierai avec elle. C'est la fille du receveur des Postes. Mon malheur, c'est qu'elle habite au-dessus de la Poste, en haut du village, et que moi j'habite dans la campagne et qu'au village je n'y vais jamais. Alors Nicole je ne la vois qu'à l'école. Il y en a toujours un de la bande du village pour me dire, que c'est une salope, qu'elle montre sa culotte à n'importe qui dans les ruines du château. Je sais bien que ce n'est pas vrai, que ce sont des histoires. Je ne le crois pas, mais je suis jaloux. J'aimerais habiter le village, pour la voir tout le temps.

Quand le Mistral souffle très fort vers le milieu de l'automne, les platanes tombent leurs premières feuilles, c'est le moment que tous les gamins attendent avec impatience, car il est un jeu dont nous sommes friands. Tout d'abord il faut choisir les bonnes feuilles de platane, pas les sèches elles sont trop fragiles, si elles sont trop vertes cela ne marche pas non plus. Il faut beaucoup de circonspection pour trouver la feuille idéale. Elle doit être encore un peu verte mais déjà légèrement mordorée, encore souple mais déjà rêche, avec la queue bien roide et droite. Il s'agit désormais de découper cette feuille, d'enlever les parties basses et de garder le tissu qui garni les nervures intermédiaires. Puis éliminer tout le reste en gardant la queue, que l'on va ensuite couper un peu courte pour pouvoir l'enfiler dans un tube de pointe Bic. Il est désormais requis de vriller les deux ailes de cette hélice afin qu'elle tourne au mieux, le réglage est délicat car il est nécessaire d'obtenir une rotation idéale, afin qu'en courant dans la cour, l'illusion de l'avion soit parfaite.

2001

LE CANAL

À côté de chez nous coule le canal. Ce canal est une institution, c'est le canal de Carpentras. Dans les années 1880, il fut décidé d'irriguer la plaine du Comtat Venaissin, on a donc dérivé des eaux de la Durance autour du petit Luberon. Elles coulent depuis lors sous Mérindol, Cheval Blanc, les Taillades, Robion. Puis par une série d'ouvrages d'art, le canal traverse le Calavon, passe au-dessus du chemin Romieux, file sous Lagnes et enjambe la Sorgue au lieudit Galas. Ensuite il poursuit son cours jusqu'au-delà de Carpentras. Il existe des canaux secondaires comme le canal de L'Isle sur Sorgue, puis tout un réseau de filloles qui vont arroser jusqu'au moindre bout de terre. Pour les gens de l'époque, qui vivaient chichement dans les villages des collines, ce fut une aubaine formidable, de voir leur terre devenir aussi riche que celle de Provence, et ils sont descendus nombreux de leurs restanques, où ils pleuraient misère, pour s'installer dans la plaine.

Maintenant imagine le bonheur pour des enfants de huit à douze ans, qui pataugent à longueur d'été dans ce réseau mouillé, alors que la température ne descend pas en dessous de trente degrés. C'est une merveille, tous les bords du canal sont des forêts de roseaux du Var, une véritable forêt vierge, l'aventure est là, omniprésente. Nous allons y pêcher, nous y baigner, faire voguer des bateaux fabriqués avec des feuilles de cannes. Les cannes ce sont ces roseaux du Var, qui furent importés ici pour stabiliser les rives des canaux. Ces canniers, comme on les appelle, ont trouvé tout de suite une utilisation. Tous les ans ils sont coupés ras et employés à la construction

de haies artificielles pour protéger les cultures maraîchères du Mistral.

Sur le canal, nous nous retrouvons toujours les mêmes, Yves, Olivier, Régine quand sa mère la laisse venir avec les garnements que nous sommes, ma petite sœur Laure, Jacques s'il n'est pas retenu par ses parents pour quelque après-midi studieux et de temps en temps Dédé, mais pas trop souvent, car c'est un faiseur d'embrouille.

Notre vie se passe entre le canal et les Loubières, un morceau de garrigue qui nous appartient totalement et dont nous connaissons toutes les sentes, toutes les grottes, tous les arbres et tous les parfums. Notre domaine est immense et nous le parcourons dans tous les sens, toujours à l'affût d'une quelconque péripétie. Que ce soit au plein été, pour barboter dans l'eau ou aller à la pêche, à l'automne pour chaparder des amandes, des figues et tous les fruits disponibles, et jusqu'à l'hiver pour poser des pièges aux oiseaux de passage. Mais notre entreprise préférée, c'est la pêche dans les trous d'eau qui subsistent au fond du canal, lorsqu'en novembre les gardes ont coupé l'eau, pour les entretiens. Car il y a des gardes canal, comme il y a des gardes barrières aux chemins de fer, d'ailleurs leurs maisons se ressemblent.

Donc au début de novembre, l'eau du canal tarie, les cannes ont fait leurs plumets et commencent de sécher, bientôt on les coupera, et ne restera au fond de notre rivière que quelques mares. Ces mares sont poissonneuses, car tous les poissons s'y retrouvent, et avant les premières gelées, nous descendons des rives pour draguer les trous d'eau. C'est alors une pêche miraculeuse, nous piétinons d'un bord et de l'autre avec la main ou une épuisette nous ramassons tout ce qui grouille et survit encore dans ces marigots. Personne chez nos parents ne veut cuire cette pêche, ils disent tous que le poisson est vaseux, qu'il est plein d'arêtes, que c'est dégoûtant de manger cela. Alors, qu'à cela ne tienne, nous avons Régine, notre

cantinière, notre égérie, qui ne manque ni d'allant ni d'idées ? Nous avons une cabane dans la gravière, Régine nous y fait frir parfois des têtards que nous mangeons, sans broncher, car aucun ne veut perdre la face devant elle, et parfois les poissons que nous récoltons à l'automne au fond du canal. Régine est notre cadette, d'un an plus jeune que nous, mais personne ne met en doute aucune de ses capacités, elle fait partie intégrante de la bande. C'est notre Madelon, que ce soit à la cabane de la gravière, où dans notre grotte des Loubières, elle est l'âme incontestée de nos équipées sauvages. Nous sommes soudés comme les doigts de la main, nous sommes des mousquetaires, nous sommes intrépides et nos escapades sont le ferment de notre imagination.

Au printemps nous allons poser des bouteilles au cul percé dans la Folie, un petit ru qui sort d'une source de notre domaine, nous y attrapons des vairons, et quand parfois une truitelle nous fait l'honneur de s'y prendre, c'est une fête. Nos frairies n'ont pas de fin, le temps est figé sur notre enfance, de toute éternité nous sommes là, enracinés dans ce pays, en sachant tous les secrets, ceux de toujours et ceux que nous inventons et ceux que nous découvrirons un jour. Notre appétit est sans limites, notre courage sans bornes et le ciel bleu au-dessus de nos têtes est immense qui nous appelle à la démesure. Nous serons plus tard des explorateurs aux confins de la planète, des navigateurs solitaires, qui comme Alain Bombard, affronteront les périls de l'océan jusqu'aux îles lointaines pour y créer une société de bonheur et de félicité. Notre amitié est profonde, inextinguible, elle passera le temps et l'espace, elle entretiendra le souvenir toujours, nous ne nous séparerons jamais, cela est inenvisageable, inconvenant, définitivement impossible.

Comme nous sommes des marins audacieux, nous avons confectionné un radeau à l'aide d'une chambre à air de camion, que nous avons assorti de planches liées serrées. Olivier est

notre capitaine, il nous guide sur le fleuve jaune et nous nous laissons glisser au gré de l'eau. Nous déposons le radeau aux vannes, après avoir traversé la route nationale, de là nous allons jusqu'en dessous de Lagnes. Ensuite il faut refaire à pied le chemin inverse en suivant le sentier qui suit le canal. Parfois notre navigation nous emmène jusqu'à l'aqueduc de Galas, tout près de Fontaine de Vaucluse, mais c'est là notre périple le plus long, car il serait vraiment trop fastidieux de revenir de plus loin.

Sous l'aqueduc du canal, il y a les restes d'un autre aqueduc que les Romains avaient construit pour mener l'eau de Fontaine de Vaucluse jusqu'aux arènes d'Arles, alors nous devenons nous aussi d'infatigables constructeurs de l'ancien temps.

2001

LA BIEN TRISTE HISTOIRE DES FILLES DU PÈRE MICHEL

On a tendance à appeler les hommes d'un certain âge le père Untel. André Michel, lui, avait acquis ce sobriquet de bonne heure. Il avait hérité de ses parents une petite exploitation agricole d'à peine moins de trois hectares, dans un petit patelin de Seine et Marne. Le bâtiment de la ferme se trouvait enclavé dans le village. À l'âge de vingt-trois ans, il avait épousé Marie, une brave fille, de quatre ans sa cadette, mignonne, travailleuse et pas compliquée, mais qui avait la malencontreuse habitude de tomber enceinte chaque fois qu'elle ouvrait les cuisses. Ainsi après seulement trois ans de mariage ils avaient déjà deux enfants et Marie était grosse de son troisième. Alors on commença d'appeler André, le père Michel. Ils eurent donc de nombreux enfants, une douzaine sans compter les fausses couches.

La première de la portée, Lucette était un peu simplette, elle garda sa vie durant l'esprit d'une petite fille. C'était cependant une belle plante, et elle attirait les garçons comme un aimant attire la ferraille.

A douze ans Lucette était déjà gironde, et il ne fallut pas longtemps pour qu'un gars du village en fasse son « quatre heure ». On suspectait même que ses frères n'étaient pas indifférents aux formes généreuses de cette pauvre fille, mais vous savez comment sont les gens, tous des langues de vipères. En réalité, et bien qu'ils s'en cachassent, tous les hommes du village baisaient Lucette, il suffisait qu'on lui offre des bonbons et l'affaire était dans le sac.

L'affaire était aussi dans le ventre de Lucette, qui comme sa mère était d'une incomparable fécondité. Cette pauvre Lucette avait toujours un polichinelle dans le tiroir, et la maison du père Michel devenait au fil des ans une immense pouponnière. Souvent Marie et Lucette étaient pleines de concert, oncles, tantes, nièces et neveux se mélangeaient allégrement dans la maison. Pour ses dix-huit ans Lucette accoucha de son quatrième enfant, deux jours plus tard Marie pondait le douzième.

Des gamins de Lucette il y en avait de toute couleur, des blonds, des roux, des bruns, avec des yeux bleus, marron, noisette, des filles, des garçons. Tous ces enfants, qui se bousculaient dans la petite ferme, on les habillait et nourrissait comme on pouvait. On distinguait les petits de Lucette de leurs oncles et tantes, par un point qu'ils avaient en commun, ils étaient morveux et pleurnichards.

Le père Michel qui avait quatre vaches, élevait également, poules, canards et lapins, mais cela était tout juste suffisant pour survivre, et tout ce petit monde tirait le diable par la queue, tandis que le curé baptisait à tour de bras cette marmaille.

Les Michel avaient une autre fille, plus jeune que Lucette, Mireille. Celle-ci n'avait aucun handicap, moins jolie que sa sœur aînée, elle n'avait, comme on a coutume de dire, pas froid aux yeux. Elle courrait le guilledou avec entrain, et se retrouva bien entendu enceinte elle aussi en dehors du mariage. Bon sang ne saurait mentir. Le père, un inconséquent jeune homme, bien sous tous rapports, et d'une bonne famille, refusa incontinent d'assurer sa paternité. Il avait en vue une union plus avantageuse.

Mireille, sans se démonter, se mit aussitôt en quête d'un nouveau soupirant. Elle dégota un grand escogriffe, niaiseux, fier de son auto et de sa coiffure en banane, qu'elle emballa séance tenante avec une partie de jambes en l'air

mémorable. Le gars en question, un certain Jean-Paul, lui proposa aussitôt le mariage. Bienheureuse, Mireille qui s'arrondissait légèrement, fit l'impasse un temps sur son subit embonpoint, mais celui-ci prenant des proportions inquiétantes, elle expliqua à son fiancé, qu'elle faisait une grossesse nerveuse. L'autre sot, goba la chose avec un peu de mal, mais admit que la nature avait parfois des incongruités. La date du mariage étant fixée, la noce convoquée, la jeune Mireille arriva devant la mairie au bras du père Michel et là, perdit les eaux. Jean-Paul qui était pourtant bonhomme, prit ses jambes à son cou et disparu de la vie de Mireille. La belle, après ses couches, trouva par chance, un divorcé voulant bien se charger de sa progéniture.

Vint un jour où le père Michel, prit sa retraite et vendit la ferme. Le temps avait passé, les parisiens aisés cherchaient des villégiatures à la campagne et Michel qui tira un bon prix de la vente fit construire un petit pavillon, où il finit ses jours auprès de Marie.

Quant à Lucette, pour débile qu'elle fut ; elle parvint malgré tout à élever ses huit enfants. Suite à son dernier accouchement et grâce à une infection, elle fut libérée de tout son fourbi géniteur et tant bien que mal continua le reste de sa vie.

2019

TRENTE ANS SOUS TERRE

ou la vie d'une armoire à glace

À quarante-quatre ans Jean Noël Champion était toujours mineur. Il l'était depuis qu'il était arrivé sur le carreau accompagné de son père, à l'âge de quatorze ans, pour sa première descente au fond du puits. Jean Noël était à la mine, comme son père et le père de son père et ainsi de suite depuis on ne sait combien de générations de pauvre bougre baisé par un destin de merde. Trente ans sous terre cela marque un homme, même mineur. Ce jour-là Jean Noël décida de ne plus s'enfoncer dans les entrailles charbonneuses de ce foutu pays nordique, il voulait du soleil et rien que du grand ciel bleu. Il résolut de partir aussitôt vers le sud et de changer de vie, il passerait le temps qui lui restait à vivre sur le sol, sans jamais mettre ne serait-ce que le pied dans une cave.

Il voulait trouver une femme qui n'avait rien à voir avec les mines ou les terrils ou les corons, une femme qui aimerait se dorer au soleil et lui faire des enfants brunis sous le ciel, mais sans aucune trace de poussière noire.

Il chercha un moment du travail et une femme du côté de Marseille, qui d'après lui était l'endroit au monde le plus loin des houillères.

Comme il était courageux et beau gosse il arriva à ses fins assez rapidement, il trouva un boulot de terrassier, et une jolie fille lui dit oui pour le meilleur et pour le pire. Mais Jean Noël avait un rêve, et lorsqu'ils emménagèrent lui et son épouse dans le petit appartement de la belle de mai, ils achetèrent chez un brocanteur une magnifique armoire à glace.

Jean Noël ne s'était jamais vu en entier, partout où il avait vécu il n'y avait que des miroirs trop petits.

Des hommes livrèrent la belle armoire et son immense réflecteur, ils fêtèrent cette arrivée en s'envoyant en l'air devant la glace, comble du plaisir, pour des personnes qui jusqu'alors ne s'étaient jamais réellement regardées.

Le soir il éteignit la lampe de chevet et s'endormit heureux, blottit contre sa petite femme, dans son lit face à l'armoire à glace.

Au matin, il se leva, ouvrit les persiennes et se regarda dans la glace de l'armoire.

Horreur, il était noir de charbon, il se précipita dans la salle de bains, se doucha, brossant sa peau à la brosse en chien-dent, avec une violence terrible, puis retourna se voir, il était toujours aussi charbonneux, son rêve était un cauchemar, la glace était piégée, c'était une armoire des houillères, putain de dieu, il n'aurait jamais dû acheter d'occasion, au comble de la colère il fracassa sa tête contre ladite armoire, et le miroir se teinta du rouge de son sang.

2019

MARIE-LAURE AU SOLEIL

Marie Laure aime se dorer au soleil, elle aime en particulier une pierre plate, lisse et douce, sur laquelle elle se love avec plaisir. Elle déteste la pluie et dès que quelques gouttes tombent elle se faufile sous le plus proche abri.

Bien que jeune encore, elle a déjà acquis beaucoup d'expérience dans la détection des vibrations des pieds qui passent à proximité de son repaire. Elle sait d'instinct, si le promeneur est un badaud tranquille, ou si c'est un chercheur de querelle.

J'ai rencontré Marie Laure une journée de grand soleil, elle venait de terminer sa deuxième mue de l'année, le printemps était juste commencé, mais l'air d'une extrême douceur l'avait fait sortir de son trou pour rejoindre cette pierre où je l'ai connu.

Au début du mois de juin qui a suivi notre rencontre, elle venait d'avoir cinq ans, elle fit la connaissance d'un beau mâle de huit ou neuf ans.

Ils filèrent le parfait amour, entrelaçant leurs anneaux en de voluptueuses volutes, rampant délicieusement sur les pierres chaudes, à l'ombre délicate des garrigues, les narines pleines des délicieux parfums de lavande et de thym. Les cigales accompagnaient de leurs chants leurs ébats, et la journée passa très vite, trop vite. Quand vint le soir son beau fiancé disparut entre les rochers et Marie Laure se trouva bien seule.

Ainsi va la vie et l'existence d'une petite vipère aspic n'est faite que de solitude. Quelques semaines après elle mit au monde six petits vipéreaux, d'une délicate finesse qui s'éboudirent tranquillement dans la nature.

Promeneur solitaire, tu auras rarement l'occasion de voir Marie Laure, car d'une nature craintive elle se laisse difficilement approcher. Si par hasard tu la croises sur ton chemin observe la de loin, ne lui fait pas peur, et tu la verras respirer doucement sur son caillou, profitant comme toi-même du beau temps.

2018

LE TRAIN MISTRAL

Le quai est plein d'une foule de voyageurs, des hommes en képis poussent de grandes brouettes à deux roues où sont entassés des bagages. Tout ce monde s'interpelle, les porteurs invectivent les rêveurs. Un grand bonhomme en uniforme avec casquette blanche fait reculer les imprudents du bord du quai, il arbore fièrement un bâton muni d'un drapeau métallique rouge et blanc. Un homme pousse une vitrine de sandwiches et de boissons, criant à qui peut l'entendre dans ce brouhaha, qu'il a de quoi restaurer les affamés.

Des gens s'impatientent, ils regardent leurs montres, et se penchent pour tenter de voir l'arrivée du train. Je suis tout excité, mon arrière-grand-père, Gerasime, tient ma main bien serrée. Nous attendons le rapide pour Paris. Le rapide il ne s'arrête que dans les grandes gares, sinon il y a l'express, qui stoppe à chaque station.

Le train que nous attendons, c'est le Mistral, Pépère m'a expliqué, que c'est un Trans Europe Express, mais que c'est quand même un rapide. Il ne met que cinq heures et trente minutes pour aller d'Avignon à Paris, Les autres mettent sept heures. C'est le train le plus rapide du monde, il roule à cent soixante kilomètres par heure.

Une fébrilité soudaine s'empare des voyageurs, là-bas, au tournant nous apercevons la locomotive. Pépère me soulève pour la voir arriver. Elle est énorme, elle a un rond rouge sur l'avant de son nez marqué SNCF en dessous est écrit Train Mistral. Je pense à l'école, où la grosse blague c'est de dire que cela signifie Savoir Nager Comme Fernandel, cela me fait rire. La motrice ralentit, j'ai tout le temps de la regarder,

elle est noire ses roues sont immenses, elle en a au moins six paires, elle crache de la vapeur sur les gens qui sont sur le quai, elle freine dans un boucan d'enfer, une fumée noire sort de sa cheminée.

Puis viennent les wagons, ils sont brillants, on les dirait argentés. Une voix nasillarde annonce Avignon deux minutes d'arrêt. Peu de personnes descendent, nous montons dans notre voiture, suivant le couloir jusqu'au compartiment où nos places sont réservées. Dans la voiture il n'y a que trois portes battantes, celle qui donne sur le quai, celle de toilettes et la porte d'entrée du couloir. Je n'avais jamais vu de porte à galandage comme celles des compartiments, elles glissaient sur le côté, je trouvais cela épatant.

Nous nous installâmes dans nos sièges, il y en avait six, ils étaient en velours rouge, avec une tête blanche. Il y avait déjà deux personnes dans ce box douillet, deux jeunes gens, un garçon et une fille, ils se tenaient la main, et se regardaient comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Pépère me dit à l'oreille, ce sont des amoureux. J'étais assis dans le sens de la marche du train, Gerasime me faisant face, coté fenêtre.

Le grand homme à casquette blanche et visière noire souffla dans son sifflet à roulette pour signifier le départ.

Il y eut une légère secousse, et le convoi se mit en route. Aux murs étaient des images, des photographies montrant des lieux touristiques desservis par la ligne Paris Nice. Pépère déplia son Figaro littéraire et se mit à lire, je m'endormis rapidement en rêvant à tous ces lieux que je ne connaissais pas. L'arrêt à Valence me réveilla, une dame âgée entra dans notre compartiment, elle paraissait très douce. Aussitôt mon arrière-grand-père se mit en devoir de lui faire la cour. Leur conversation roulait comme le train, cela m'amusait, car Gerasime avait la réputation d'un coureur de jupon, et à quatre-vingt-huit ans, il ne faillissait pas à celle-ci.

Les amoureux se dévoraient toujours des yeux, parfois ils allaient dans le couloir, et je les voyais s'embrasser. À Lyon Pérache, le train fit une pause plus longue, les amoureux descendirent, et montèrent une femme, un homme et une petite fille. Mon aïeul curieux comme une pie, leur fit immédiatement la conversation. La gamine, un peu plus jeune que moi, s'appelait Geneviève, elle était accompagnée par sa mère et le frère de celle-ci. Ils se rendaient à Paris pour voir de la famille. Dans le compartiment feutré, à la moquette épaisse, s'était créée une agréable intimité. Mon arrière-grand-père qui ne se départissait jamais d'un jeu de cartes avait changé de place avec Geneviève, et nous jouions à la bataille sur la tablette escamotable près de la fenêtre. Les papotages continuaient entre les grandes personnes, parlant de tout et de rien. J'étais heureux. À Dijon le Mistral s'arrêta plus longuement, il fallait changer de locomotive, car à partir de là et jusqu'à Paris le train devenait électrique.

Le voyage repris, bercé par le « ta-ba-dam » incessant des essieux sur la voie, j'aimais cette musique lancinante. Parfois nous croisions un convoi en sens inverse, cela faisait tout vibrer et les conducteurs se saluaient à grands coups de sirène. Je n'ai jamais su pourquoi, mais il y avait un arrêt technique à La Roche Migennes, des hommes longeaient le train avec de longs marteaux avec lesquels ils faisaient sonner les roues, je trouvais cela amusant.

Cet arrêt signalait aux habitués, que nous approchions de la capitale. Les conversations continuaient mais avec un je-ne-sais-quoi de différent, je sentais confusément comme un début d'au revoir. Lorsque les premières maisons de banlieue commencèrent de défiler derrière les vitres, tout le monde se mit à s'occuper de ses bagages. Bientôt nous nous retrouvâmes dans le couloir, attendant l'arrêt du train en gare de Lyon. Je pensais que la gare d'Avignon était la plus grande, je n'en connaissais aucune autre, mais lorsque nous fûmes sur

le quai, l'immense verrière, la multitude de lampadaires et la foule énorme des voyageurs me laissèrent sans voix. Tante Jeanne nous attendait aux pieds des escaliers qui montent au buffet. Tante Jeanne c'est mon arrière-grand-mère, mais c'est aussi la tante de mon père. Moi je l'appelle Mémère, ça ne lui plaît pas trop, elle préfère que je l'appelle Tante, mais je n'y arrive pas, je la trouve trop vieille pour être une tante.

Pépère a décidé qu'il était trop tard pour faire à manger à la maison, en fait la maison, c'est un appartement qui donne sur la place Pigalle.

Alors nous allons dîner au Train Bleu, c'est le nom du buffet. C'est une grande brasserie, presque aussi grande que la gare d'Avignon, il y a des tables partout, séparées par de petites murettes fleuries. Les murs et le plafond sont couverts de fresques colorées représentant tous les arrêts principaux de la ligne PLM. Il y a beaucoup de bruit, des serveurs évoluent portant de grands plateaux à bout de bras, on dirait qu'ils dansent, je suis émerveillé.

C'est la première fois que je quitte la ferme et mon Comtat Venaissin.

J'aimais prendre le train, on y faisait toujours des rencontres, le temps du voyage était entre parenthèses, rien ne pressait. Désormais, j'évite, je déteste ces trains à grande vitesse, ils vont tellement vite que les gens ne prennent plus la peine de faire connaissance, ni d'être poli, chacun est dans une bulle étanche aux autres, collés au téléphone ou aux ordinateurs portables, les lecteurs y sont rares, j'ai l'impression que la vitesse du train entraîne la vitesse de la vie, c'est bien regrettable.

2020

LA CONFESSION DE DIEU

Je m'emmerdais tellement dans la non-existence, le néant informel, que j'ai inventé la lumière. Le problème, c'est qu'il n'y avait rien à éclairer. Alors j'ai alterné, ténèbres et éclairage, c'était déjà mieux, mais un peu court.

Donc, j'ai semé des étoiles par-ci par-là, quelques planètes, tout un fatras galactique, dont je ne savais que faire. Dans tout ce bazar j'ai repéré un point bleu, une planète insignifiante, mais qui par hasard était splendide. J'y ai mis des bestioles de toute sorte, histoire de l'animer un peu.

Mal m'en a pris, il y en avait une qui était une vraie teigne, pourtant malingre, mal bigornée, avec des doigts en pagaille, et une tête de lard. Cette bestiole, c'est mis en tête d'avancer debout au lieu de rester à quatre pattes comme les autres. Elle a foutu un merdier pas possible, tant et si bien que j'ai balancé un déluge sur tout ce bordel.

J'avais décidé de tout nettoyer et de repartir de zéro. Voilà-t-y pas qu'un guignol se met en tête de sauver la faune, Heureusement il a oublié la licorne, cet animal était vraiment d'une stupidité affligeante. Ce mec, le Noé, qui s'appelait, il a tout refait comme avant, la même merde. Bon, j'ai laissé faire, je n'avais pas envie de retourner me gonfler dans l'inexistence.

Alors, les hommes, c'est le nom de cette bavure, se sont mis à copuler sans arrêt, ils sont devenu une multitude. Un jour, un type nommé Abraham m'a inventé, si, si, comme je vous le dis, et en plus il m'a tout foutu sur le dos l'enfoiré.

Un peu plus tard, y en un qu'est venu tenter de calmer le jeu, il avait des bonnes idées, mais on a dit que j'étais son géniteur, tu parles d'une absurdité.

Le problème c'est qu'il était encore plus sot que gentil, et ces brutes humaines l'ont occis.

Maintenant ils disent entre eux, que tout est de ma faute, et ils se massacrent les uns les autres en mon nom, allez comprendre pourquoi, et ils défoncent la Terre, c'est le nom de cette planète.

Ils en ont fait un tas d'ordures, un vrai gruyère, des trous partout. Cette pauvre planète qui était bien jolie ne ressemble plus à rien. Je suis vraiment désolé, mais qu'ils se démerdent ! Moi j'avais fait propre, s'ils ont tout dégueulassé ce n'est pas ma faute, et qu'ils me laissent en paix.

Maintenant j'ai sommeil, je sens que je vais me rendormir pour une éternité.

2021

Déposé SGDL décembre 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.